Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

7ME ANNÉE, NO. 11. BALE (SUISSE) MAI 1883. 83ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER
PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—
Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire.—Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

VIE DE SAINT-DOMINIQUE.

CE saint est connu comme fondateur de l'ordre des moines dominicains et comme le cruel persécuteur des Albigeois du midi de la France. Il est aussi fameux comme auteur de miracles dont quelques-uns seront mentionnés dans cet article. Son vrai nom était DOMINIGO DE GUZMAN et il était né en 1170 à Calahorra ou Calavega, Espagne. Il fit ses études à l'université de Palentia et fut reçu prêtre en 1198. Il fut bientôt connu comme un éloquent prédicateur, et fut envoyé en qualité de missionnaire dans diverses parties d'Espagne et en France.

Ses voyages à travers le midi de la France lui révélèrent le fait qu'il existait dans cette contrée un grand nombre de dissidents de l'église de Rome connus dans l'histoire sous le nom d'Albigeois. Ces personnes sont représentées par les écrivains catholiques romains comme des hérétiques de la pire espèce; pourtant il est probable que leurs fautes les plus graves étaient de ne pas croire que le pape fût le chef de l'Eglise de Christ et qu'ils avaient une connaissance suffisante des Ecritures pour aperçevoir l'immense contraste existant entre l'église de Rome et l'Eglise apostolique décrite dans le livre des Actes des Apôtres.

Dominique eut un tel sentiment du danger que courait l'église de Rome par ce qu'il vit chez les Albigeois, qu'il s'en alla directement à Rome pour exposer la chose au pape. L'homme qui était assis sur la chaire pontificale à cette époque était Innocent III, le plus grand de tous les papes. Ce fut durant son pontificat, qui s'étendit de l'an 1198 à 1216, que la puissance papale atteignit son plus haut degré d'élévation. Innocent eut la sagacité d'apercevoir le danger qui menaçait l'église de la part des Albigeois, et eut aussi l'intelligence de choisir les mesures les plus efficaces pour la destruction de ce peuple et, avec ceci, l'énergie et les ressources nécessaires pour exécuter ces mesures.

Dominique commença à agir en prêchant aux Albigeois la nécessité de se soumettre à l'église. Il ne fit que des progrès très-lents et conçut par conséquent l'idée de fonder un ordre de frères prêcheurs qui seconderaient ses efforts. Ce fut l'origine des religieux Dominicains qui se sont rendus depuis si célèbres dans l'histoire comme agents de la terrible Inquisition. Cet ordre fut confirmé par Innocent III en 1215. A l'aide de ses disciples, Dominique obtint beaucoup de convertis. Son œuvre fut aussi avancée par le moyen de miracles.

Ainsi à Faureau un écrit de Dominique pour la défense de la foi catholique fut jeté trois fois dans le feu et trois fois on le retira sans qu'il fût endommagé, tandis qu'un écrit des hérétiques, jeté dans le feu en même temps, fut consumé instantanément. Les écrivains dominicains affirment aussi que lorsque Dominique entrait dans la ville de Toulouse, après une de ses entrevues avec la Vierge, toutes les cloches de la ville s'ébranlaient pour l'accueillir, sans qu'aucune main humaine les touchât! Mais les hérétiques [Albigeois] ne prirent point garde à ceci et n'écoutèrent pas non plus ses pressantes exhortations d'abjurer leurs erreurs et de faire usage du rosaire. Pour punir leur obstination, une tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs mit tout le firmament en feu; la terre trembla et les hurlements des animaux effrayés se mêlaient aux cris et aux gémissements de la multitude terrifiée.

Ils se pressèrent dans l'église où Dominique prêchait comme dans un asile. «Habitants de Toulouse, dit-il, je vois devant moi cent cinquante anges envoyés par Christ et sa mère pour vous punir! Cette tempête est la voix de la droite de Dieu.» Il y avait une image de la Vierge dans l'église; cette image leva son bras dans une attitude menaçante, comme il prononçait les mots: «Ecoutez-moi!» Il continua: «Ce bras ne sera point abaissé que vous ne l'ayez apaisé en récitant le rosaire.» De nouveaux cris s'élevèrent alors; les démons hurlèrent à cause des tourments que ceci leur infligeait. Les Toulousains terrifiés priaient et se fouettaient et disaient leurs chapelets avec un si bon effet que la tempête enfin cessa. Dominique satisfait de leur repentance commanda, et le bras de l'image tomba!

Mais pour extirper l'hérésie, il ne se confia pas simplement à sa propre prédication ni à celle de ses disciples, quoiqu'elle fût accompagnée de miracles. Trouvant que son éloquence ne convertissait pas les Albigeois il obtint, avec les légats du pape Pierre de Castelnau, et Renée de Raoul la permission du pape Innocent III d'établir des tribunaux devant lesquels ils pussent faire paraître tout individu soupçonné d'hérésie et lui infliger la peine capitale s'il se montrait obstiné.

Le légat du pape, Pierre de Castelnau, se rendit excessivement odieux par sa sévérité dans l'exercice de son pouvoir, et un homme ou des hommes violents qu'il avait exaspérés l'assassinèrent. Là-dessus St-Dominique conseilla au pape de proclamer une croisade pour la destruction complète des Albigeois. Tous les barons de France furent appelés à cette guerre d'extermination, et Simon de Montfort fut choisi comme chef de cette expédition. La première croisade contre les Albigeois dura sept ans, de 1208 à 1215.

Comme exemple du caractère terrible de cette croisade, on lit dans l'histoire que lorsque la ville de Béziers fut prise, vingt mille personnes furent massacrées. Beaucoup d'entre elles étaient catholiques, mais le légat du pape s'écria: «Tuez-les tous, Dieu connaîtra ceux qui sont siens.» Simon qui conduisait la guerre sous la direction des légats du pape agissait de la même manière impitoyable, exterminant complétement les habitants des villes prises d'assaut. Plusieurs centaines de mille personnes furent ainsi massacrées, et ce n'était point simplement des hommes dans la vigueur de l'âge, mais c'était aussi des vieillards chancelants sur le bord de la tombe, de faibles femmes et des enfants sans défense.

Un historien nous dit que Dominique n'était pas personnellement cruel, mais qu'il n'avait aucune compassion pour les hérétiques, et que bien loin d'essayer de diminuer l'horrible massacre des Albigeois, il fit tout ce qu'il put pour rendre leur destruction complète. Nous pourrions épargner à nos lecteurs le détail navrant de ces actes, mais pour montrer comment ses efforts à détruire les hérétiques étaient couronnés de succès, nous ajouterons qu'en un jour quatre-vingt personnes eurent la tête tranchée et quatre cents furent brûlées vives à l'ordre de cet homme et à sa vue.

Le tribunal pour la destruction des hérétiques, établi par St-Dominique fut très-efficace, et en 1233 le pape étendit le pouvoir de ce tribunal et lui donna une existence permanente; ce fut la terrible Inquisition. Le premier général de l'Inquisition fut un moine dominicain, Pierre de Vérone, et la direction de cette institution a été presque entièrement entre les mains des moines dominicains, depuis ce jour jusqu'à maintenant. Il n'est aucune institution, dans toutes les annales de l'histoire humaine qui puisse être comparée pour la méchanceté, la cruauté et la perfidie, à cet inique tribunal secret.

En faisant mourir un si grand nombre de

personnes, St-Dominique croyait sincèrement qu'il accomplissait le service de Dieu. C'était un homme extrêmement dévot, suivant ses idées religieuses, mais il confondait la bigoterie avec la religion. Mais l'esprit de St-Dominique existe encore dans le cœur de beaucoup d'hommes; et il n'est pas nécessaire d'être catholique pour être bigot.

Après avoir appris quelle fut la terrible cruauté de ce saint, nous serons surpris d'apprendre par ses biographes, moines dominicains, qu'il rayonnait parfois de l'amour divin et brillait comme le soleil, produisant quelquefois un vif éclat comme une fournaise. Parfois cet éclat blanchissait ses vêtements et les imprégnait d'une gloire semblable à celle de Christ dans la transfiguration. Une fois cet amour lui fit pousser six ailes comme à un séraphin; et un jour la ferveur de sa piété lui fit transpirer du sang!

St-Dominique mourut le 6 août 1221 et fut canonisé, c'est-à-dire déclaré saint par le pape Grégoire IX, en 1234. Nous ne pouvons mieux terminer cet abrégé de sa vie qu'en racontant le songe que sa mère eut peu de temps avant sa naissance. Elle songea qu'elle donnait naissance à un chien portant dans sa gueule une torche allumée qui mettait le monde en feu.

Les principaux ouvrages que nous avons consultés en préparant cet article sont: *Lives of the Saints* par M. le Dr. BUTLER; *History of Romanism* par M. DOWLING; *The American Cyclopædia* et la *Biblical and Theological Cyclopædia* de MM. MC CLINTOCK ET STRONG.

BOULEVERSEMENTS DE L'OCÉAN.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

La mer et les flots faisant un grand bruit. Luc XXI : 25.

AYANT considéré les terribles bouleversements des terres, nous continuons à noter plus particulièrement les agitations extraordinaires de la mer qui se rapportent si merveilleusement aux paroles de notre Sauveur sur lesquelles nous avons déjà fait des remarques. Nous ne prétendons point que ces déversements des eaux des mers par-dessus les côtes soient quelque chose de nouveau. Ils accompagnent tous les tremblements de terre sous-marins. Mais l'augmentation des agitations de la terre, telle que Jésus l'a prédit, devait distinguer les derniers temps des âges précédents, et les agitations de la mer devaient sans doute accompagner ces bouleversements terrestres. Et dans la proportion où les tremblements de terre augmentent sur la terre, les bouleversements des océans augmentent aussi d'une manière effrayante, les mêmes causes tendant à produire les uns et les autres, comme l'admet le Dr. Burnet.

Le tremblement de terre de Lisbonne, 1er novembre 1755, fut sans doute le plus étendu qui fut jamais. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique du Nord et l'océan Atlantique s'en ressentirent Il ébranla plus de cinq millions de lieues carrées de la surface de la terre. L'eau de la mer s'éleva de cinquante pieds au-dessus des côtes dans quelques endroits et de soixante dans d'autres, envahit les terres, puis une vague de vingt pieds de haut, faisant treize kilom. par minute, courut jusqu'aux Antilles. Les vagues coururent aussi du côté du nord, à une hauteur de huit ou dix pieds, et grondèrent toute la nuit sur les côtes de l'Angleterre. Pendant un tremblement de terre sur la côte du Pérou, en 1746, la mer se retirant par deux fois, lança contre la ville de Lima une masse d'eau de quatre-vingt pieds de haut. Pendant un tremblement de terre au Chili, en 1751, une semblable vague couvrit complétement une colonie dans l'Ile de Juan-Fernandez.

En 1760, une grande vague s'éleva de la Méditerranée et envahit la ville d'Acre. En 1762, dans une île des Moluques, une secousse de tremblement de terre fit baisser les eaux de l'océan de trente pieds, puis ces eaux reprenant leur niveau envahirent les terres. En 1755, une vague d'une grandeur monstrueuse envahit l'île de St-Domingue à une distance d'une lieue et demie de la côte. De pareilles vagues accompagnèrent les grands tremblements de terre de Calabre en 1783 et de Riobamba en 1797. D'autres eurent lieu sur la côte de l'Inde en 1819. En 1822, au Chili, la mer fut soulevée, et les eaux s'élancèrent par-dessus la côte sur une longueur de 1600 kilom. En 1828, à Callao et à Lima, l'océan fut terriblement agité par des convulsions sous-marines. En 1835, on vit sur les côtes du Chili la mer soulevant des vagues de trente pieds de haut, et en 1837, des vagues partant des côtes du Chili, submergèrent les îles d'Hanaï, à une distance de dix mille kilomètres.

En 1854, dans un tremblement de terre qui eut lieu au Japon, les vagues de la mer se jetèrent sur les terres, si hautes et si nombreuses, qu'elles détruisirent tout un village. Le reflux des eaux renvoya des vagues à travers l'océan Pacifique qui atteignirent la Californie en douze heures. En 1861, dans l'île de Sumatra, de grandes vagues se jetèrent par-dessus la côte et firent périr beaucoup de personnes. C'est spécialement depuis l'époque de la grande Réformation que les historiens de semblables phénomènes enregistrent l'apparition de ces terribles agitations de l'océan pendant les grands tremblements de terre.

Le professeur Dana parle de ces phénomènes comme de «grandes et puissantes vagues qui parcourent quelquefois des centaines de lieues.» Ou, comme M. W.-H. Canny les explique plus complétement dans un journal de New-York:—«Le grand océan de feu, dans l'intérieur de la terre, s'agite, envoyant ses vagues d'un continent à un autre continent. L'abîme salé reçoit le choc et une vague d'eau répond à la vague de feu. C'est sans doute le choc vertical qui cause cela—le fond de l'océan est subitement soulevé et les eaux bouillonnent, s'agitent et grondent sur les côtes de la mer. Les habitants des côtes tremblent à leur approche. L'expérience les a rendus craintifs. C'est ainsi que notre Seigneur en a prédit le résultat: «Les hommes seront comme rendant l'âme de frayeur.» Luc 21 : 26.

Il est possible que cette prédiction reste encore à s'accomplir sur une échelle encore plus grande et plus terrible, mais les faits actuels et les paroles de ceux qui ont été témoins oculaires répondent étrangement aux paroles de Jésus. On dit que ces phénomènes répandent la consternation; qu'ils jettent la frayeur, la crainte, l'alarme; qu'ils font trembler et terrifient. Voici comment on décrit ces horreurs causées par les eaux de l'océan, dévorant des êtres humains, de grandes villes et de massifs vaisseaux de guerre: «Il régnait une extrême panique. Les hommes et les animaux étaient consternés. L'air retentissait de cris de frayeur; nous étions comme paralysés; il régnait une grande agitation parmi le peuple, car personne ne pouvait soupçonner ce qui allait arriver; si tous les morts étaient sortis de leurs tombes devant nous, nous n'aurions pu être plus terrifiés.» «Un des phénomènes les plus intéressants,» dit M. Ponton, «c'est cette grande vague de l'océan qui se jette sur la terre avec des effets si destructifs.»

Un écrivain dit dans le *Harper's Magazine* que c'est un des phénomènes les plus horribles et il ajoute: «Combien de mortels luttant contre les vagues n'a-t-il pas entraînés dans l'abîme! Que de vaisseaux n'a-t-il pas brisés contre les côtes! Que de villes puissantes n'a-t-il pas dépouillées de vie et de richesse, remplissant leurs plus belles rues du sable de l'océan et peuplant leurs palais de monstres marins! En effet, les terreurs d'un tremblement de terre sont redoublées sur les bords de la mer, lorsque nous nous souvenons que son œuvre de destruction n'est qu'à moitié achevée, jusqu'à ce que l'océan soit venu y ajouter ses effets redoutables.»

TROMPERIE DES RICHESSES.

PAR MME. E.-G. WHITE.

IL y a des personnes faisant profession de croire la vérité qui manquent de discernement et ne savent pas apprécier l'intégrité de caractère. Les personnes qui vantent beaucoup leur fidélité à la cause de Dieu et parlent comme si elles pensaient savoir tout ce qui vaut la peine d'être appris, ne sont pas humbles de cœur. Elles peuvent être riches, ce qui suffit pour leur donner une grande influence parmi beaucoup d'autres, mais cela ne les avance pas d'un iota dans la faveur de Dieu. L'argent a de la puissance et exerce une grande influence. On estime parfois bien peu l'excellence de caractère et la valeur morale chez l'homme pauvre. Mais Dieu ne se soucie point de l'argent et des grands biens. Les troupeaux qui paissent en mille collines sont à lui. Le monde avec tout ce qui s'y trouve lui appartient. Les habitants de la terre sont comme des sauterelles devant lui. Les hommes et leurs richesses ne sont que comme la poussière dans l'immensité de l'univers. Il n'a point égard à l'apparence des personnes.

Les hommes riches considèrent souvent la richesse et disent: «Par ma sagesse je me suis acquis ces biens.» Mais qui leur a donné le pouvoir d'acquérir des richesses? Dieu leur a accordé les capacités qu'ils possèdent; mais au lieu d'en rendre gloire à Dieu, ils se l'attribuent à eux-mêmes. Il les éprouvera et les mettra à l'étroit et jettera leur gloire dans la poussière; il retirera leurs forces et dissipera leurs biens. Au lieu de la bénédiction, ils auront la malédiction. Un acte injuste ou oppressif, une déviation du chemin droit ne seront pas tolérés davantage chez l'homme riche que chez celui qui ne possède rien. Tous les biens que possède l'homme le plus riche ne suffisent pas à couvrir le plus petit péché devant Dieu; ils ne sont pas acceptés comme rançon pour le péché. La repentance, la vraie humilité, le cœur brisé, l'esprit contrit, seront seuls acceptables devant Dieu. Et aucun homme ne peut véritablement être humble devant Dieu s'il ne l'est premièrement devant les hommes. Il n'y a que la repentance, la confession et le pardon des fautes qui soient acceptables devant Dieu.

Beaucoup d'hommes riches ont obtenu leur fortune par usure, en faisant du tort aux autres pour rechercher leurs avantages, en opprimant les pauvres ou leurs frères, et ces mêmes hommes se glorifient de leur adresse et de leur ruse dans les affaires. Mais la malédiction de Dieu reposera sur l'argent qu'ils auront ainsi gagné et sur le travail de leurs mains. Considérez la force des paro-

les de notre Sauveur: «Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.» Ceux qui possèdent l'adresse d'acquérir des biens ont besoin d'être constamment sur leur garde, ou ils emploieront leur habileté à un mauvais usage. Ainsi plusieurs tombent dans la tentation: trompent, vendent au-dessus de la valeur, et sacrifient les principes de générosité, de bienveillance, d'intégrité, et de justice, pour un gain sordide.

Beaucoup de ceux qui professent d'être les disciples de Christ, aiment tellement le monde et les choses qui sont dans le monde qu'ils ont été corrompus par son esprit et son influence; les choses de Dieu se sont effacées de leur caractère et l'esprit du mal s'est emparé d'eux, les transformant de manière à servir les desseins de Satan, pour être des instruments d'iniquité. Contrairement à ces hommes, nous voyons des ouvriers sans fortune, mais pleins de bonne foi, toujours prêts à aider ceux qui sont dans la nécessité, qui souffriraient que leurs coreligionnaires riches leur fissent du tort plutôt que de montrer un esprit d'avarice tel qu'ils en témoignent; hommes qui estiment une conscience pure et droite, même dans les petites choses, plus que les richesses. Ils sont si disposés à aider aux autres, si désireux de faire tout le bien qui est en leur pouvoir, qu'ils n'amassent aucun bien et que leur fortune n'augmente point. S'il est question d'une œuvre charitable qui réclame argent ou travail, ils sont les premiers à s'y intéresser et à répondre à l'appel qui leur est fait, et ils font souvent plus qu'ils ne peuvent réellement, et se refusent ainsi des choses qui leur sont nécessaires, pour mener à bonne fin leur œuvre charitable.

Parce que ces hommes ne peuvent se glorifier d'avoir de la fortune, on peut les considérer comme manquant de capacité, de jugement, et de sagesse. Ils peuvent être regardés comme étant de peu d'importance et leur influence peut être estimée à peu de chose; pourtant comment Dieu considère-t-il ces hommes sans fortune? Ils sont regardés comme précieux devant lui, et quoique n'amassant point des trésors sur la terre, ils amassent un trésor incorruptible dans les cieux; et en faisant cela, ils montrent une sagesse aussi supérieure à celle de ces prétendus chrétiens qui sont habitués à acquérir des biens sur cette terre, que ce qu'il y a de divin est supérieur à ce qui est terrestre, charnel et satanique. C'est la valeur morale que Dieu estime. Un caractère chrétien qui n'est point entaché d'avarice, qui est tranquille, doux et humble, est plus précieux devant lui que l'or le plus fin, même que l'or d'Ophir.

Ceux qui sont riches devront être éprouvés beaucoup plus qu'ils ne l'ont jamais été. S'ils soutiennent l'épreuve et s'ils vainquent ce qu'il y a de blâmable dans leur caractère, et si, comme de fidèles économes de Christ, ils rendent à Dieu les choses qui lui appartiennent, il leur sera dit: «Cela va bien, bon et fidèle serviteur: tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup, entre dans la joie de ton Seigneur.»

Voyez la parabole de l'économe infidèle: «Et moi je vous dis aussi: Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que quand vous viendrez à manquer ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses, sera aussi injuste dans les grandes; si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables richesses? Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous?» Luc 16 : 9-12.

Si l'homme ne rend pas à Dieu ce qu'il lui a prêté pour l'employer à sa gloire, et le dérobe ainsi, il ne prospèrera point. Dieu a confié aux hommes des moyens qu'ils peuvent augmenter en saisissant toutes les occasions de faire du bien. Ils peuvent ainsi amasser constamment des trésors dans le ciel. Mais si, semblables à l'homme qui n'avait qu'un talent, ils les cachent, craignant que Dieu ne prenne ce qu'ils ont gagné avec ce talent, ils perdront non-seulement ce qu'ils auront gagné, qui sera finalement adjugé à l'économe fidèle, mais aussi ce que Dieu leur a donné afin de le faire valoir. Comme ils ont pillé Dieu, ils ne pourront amasser un trésor dans le ciel et ils perdront également leur trésor terrestre. Ils n'ont point de demeure sur la terre, ni d'amis dans les cieux pour les recevoir dans les tabernacles éternels des justes.

Christ déclare que «nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.»—Vous ne pouvez servir Dieu et vos richesses. Luc 16 : 13. «Les Pharisiens, qui étaient avares, écoutaient tout cela et se moquaient de lui.» Remarquez les paroles que Jésus leur adresse: «Pour vous, vous voulez passer pour justes devant les hommes, mais Dieu connait vos cœurs; car ce qui est élevé devant les hommes [savoir les richesses acquises par abus, par tromperie, par ruse, par fraude ou de toute autre mauvaise manière] est une abomination devant Dieu.» Luc 16 : 15. Christ présente ensuite deux caractères: l'homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours; et Lazare qui était dans une grande pauvreté et affreux à voir, et qui demandait à se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. Notre Sauveur montre l'estime qu'il avait pour l'un ou pour l'autre. Quoique Lazare fût dans une position si triste et si abjecte, il possédait la vraie foi, la vraie valeur morale, et Dieu qui voit tout, jugea l'homme pauvre, souffrant et méprisé, digne d'être placé dans une position élevée, tandis que l'homme riche et honoré, qui se complaisait dans son bien-être, fut rejeté loin de la présence de Dieu et plongé dans une misère et un malheur inexprimables. Dieu n'estima point les biens de cet homme riche parce qu'il n'avait point la vraie valeur morale. Son caractère était méprisable. Ses richesses ne le recommandaient point devant Dieu; elles n'avaient aucune influence pour attirer sa faveur. Par cette parabole, Jésus voulait enseigner à ses disciples de ne point juger ou évaluer les hommes d'après leurs richesses ou d'après les honneurs qu'ils reçoivent des autres.

Telle était la manière de faire des Pharisiens qui, quoique possédant des richesses et des honneurs mondains, n'avaient aucune valeur aux yeux de Dieu, et plus que cela même, étaient rejetés de lui—éloignés de devant ses yeux comme quelque chose de répugnant, parce qu'il n'y avait aucune valeur morale ou bonté en eux. Ils étaient corrompus, enclins au péché et abominables devant ses yeux. L'homme pauvre, méprisé de ceux qui l'entouraient et répugnant à leur vue, était d'une grande valeur aux yeux de Dieu, parce qu'il possédait la bonté et les qualités morales le rendant ainsi propre à être introduit dans la compagnie des anges purs et saints, à être héritier de Dieu et cohéritier de Christ. Dans les exhortations de Paul à Timothée, il le prévient contre une classe de personnes qui n'acceptera point la saine doctrine. Il dit: «Si quelqu'un enseigne autrement et n'acquiesce pas aux salutaires instructions de notre Seigneur Jésus-Christ, et à la doctrine qui est selon la piété; il est enflé, il ne sait rien; mais il a la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles les médisances et les mauvais soupçons; les vaines disputes de gens qui ont l'esprit corrompu, qui sont privés de la vérité, et qui regardent la piété comme un moyen de gagner du bien. Sépare-toi de ces gens-là. Or la piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. Car nous n'avons rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais pourvu que nous ayons la nourriture et de quoi nous vêtir, cela nous suffira. Mais ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége, et en plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perdition. Car l'amour des richesses est la racine de tous les maux; et quelques-uns, les ayant recherchées avec ardeur, se sont détournés de la foi, et se sont eux-mêmes embarrassés dans bien du tourment. Mais toi ô homme de Dieu! fuis ces choses, et recherche la justice, la piété, la foi, la charité, la patience et la douceur. Combat dans le combat de la foi; remporte la vie éternelle, à laquelle tu as été appelé, et dont tu as fait une si belle profession en présence de plusieurs témoins.» 1 Tim. 6 : 3-12. «Recommande aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne point mettre leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais de la mettre dans le Dieu vivant qui nous donne toute chose abondamment pour en jouir; de faire du bien, d'être riches en bonnes œuvres, prompts à donner et à faire part de leurs biens; s'amassant ainsi pour l'avenir un trésor placé sur un bon fonds, afin d'obtenir la vie éternelle.» Vers. 17-19.

Paul, dans sa lettre à Timothée, voulait enseigner à son disciple la nécessité d'instruire de manière à faire disparaître l'erreur dans laquelle tombent si facilement les riches, de croire qu'à cause de leurs richesses ils sont supérieurs à ceux qui n'en ont point; que parce qu'ils sont habiles à acquérir des biens ils sont supérieurs en sagesse et en jugement—en un mot, que les richesses valent la piété. C'est une erreur dangereuse. Combien peu prennent garde à la recommandation que Paul ordonne à Timothée d'adresser à ceux qui sont riches! Combien de personnes se flattent et prennent leur habileté pour de la piété. Paul déclare que la piété avec le contentement d'esprit est un grand gain. Quoique les riches consacrent leur vie entière au seul but d'amasser des biens, comme ils n'ont rien apporté en ce monde, ils n'en pourront rien emporter. Ils doivent mourir et quitter ce qu'ils ont tant travaillé à obtenir. Ils ont tout engagé, même leurs intérêts éternels, pour obtenir ces biens mais ils ont tout perdu.

Paul montre quels risques les hommes courront pour devenir riches. Mais beaucoup sont résolus à s'enrichir; c'est leur étude, et dans leur zèle, ils oublient les considérations de l'éternité Ils sont aveuglés par Satan, et s'imaginent que c'est dans un bon but qu'ils recherchent ce gain; ils étouffent leur conscience, se trompent eux-mêmes et convoitent sans cesse des richesses. C'est ainsi que beaucoup se sont éloignés de la foi et se sont embarrassés dans «bien du tourment.» Ils ont sacrifié leurs principes de droiture et de justice, renoncé à la foi pour s'attacher aux richesses, et s'ils ne sont point déçus dans leur objet, ils sont déçus dans le bonheur qu'ils attendaient des ri-

chesses. Ils sont embarrassés de soucis et de perplexité; ils se rendent esclaves de leur avarice et obligent leurs familles à endurer le même esclavage, et les avantages qu'ils recueillent sont «bien du tourment.» «Recommande aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne point mettre leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais de la mettre dans le Dieu vivant, qui nous donne toutes choses abondamment pour en jouir.»

LE RETOUR D'ISRAEL
—EN—
TERRE SAINTE.

DEUXIÈME ARTICLE.

I

Caractère des Héritiers d'Abraham.

MINISTRE.—Nous avons à étudier cette soirée le témoignage de la Bible concernant le caractère de ceux qui hériteront le territoire promis à Abraham et à sa postérité. Nous avons appris que la promesse était à la fois particulière et générale, car elle se rapportait au pays de Canaan comme héritage éternel d'Abraham et des Hébreux (Act. 7 : 2–5 : Gen. 17 : 8 ; Deut. 32 : 8) et elle se rapportait à la terre entière qui devait être donnée à plusieurs nations de la postérité d'Abraham. Rom. 4 : 13–17 ; Apoc. 21 : 24. Nous avons aussi appris que chaque nation aura son propre territoire sur la Nouvelle Terre, suivant la division de la terre, faite par décision divine, environ cent ans après le déluge. Comparez Gen. 10 : 25 ; Deut. 32: 8 : Act. 17 : 26.

VISITEUR.—Ce qui m'intéresse surtout, c'est ce qui concerne l'avenir du peuple d'Israël. Combien y aura-t-il de gens de cette nation qui seront rétablis dans le pays de Canaan et qui le possèderont comme leur héritage éternel? Ils sont tous enfants d'Abraham; pourquoi donc n'hériteront-ils pas tous le pays promis à Abraham et à sa postérité?

MIN.—La question que vous posez est de la plus grande importance, car lorsque nous aurons trouvé la vraie réponse, elle expliquera tout le sujet. S'il n'est rien exigé d'autre pour hériter le pays de Canaan que d'être Israélite de naissance, alors toute personne de race hébreue sera rétablie dans le pays quand le royaume de Dieu sera établi sur la terre.

VIS.—Pourquoi chaque Hébreu n'héritera-t-il pas le pays de la promesse quand il sera donné à Abraham comme héritage éternel? Dieu l'a certainement promis à Abraham et à sa postérité, et tout Hébreu descend de lui et appartient à sa postérité.

MIN.—Il y a deux raisons décisives, la première générale et la seconde particulière ; toutes deux s'opposent à ce que nous disions que tout Hébreu, sans égard à son caractère, héritera le royaume de Dieu. Ainsi nous avons le fait général que les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu. 1 Cor. 6 : 9, 10 ; Gal. 5 : 19–21. Ceci exclut les Juifs impies tout aussi effectivement que les Gentils inconvertis. Puis nous avons le fait spécial que la postérité d'Abraham à laquelle la Terre Sainte est promise ne se compose que de ces descendants seulement qui possèdent le caractère et qui font les œuvres d'Abraham leur père.

II

Ceux qui ne sont que les Enfants d'Abraham selon la Chair ne sont pas ses Héritiers.

VIS.—Si vous pouvez me prouver qu'il n'y a que les pieux Hébreux qui soient héritiers de la Terre Sainte, vous me convaincrez que ce sont ces pieux Hébreux seulement qui auront part à la promesse des Ecritures d'être établis dans ce pays. Je suis très-désireux d'entendre le témoignage de la Bible sur ce sujet.

MIN.—Eh bien! écoutez les paroles de St.-Paul: «Cependant il n'est pas possible que la Parole de Dieu soit anéantie ; car tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela d'Israël ; et pour être la postérité d'Abraham, ils ne sont pas tous ses enfants ; mais il dit: C'est en Isaac que ta postérité sera appelée de ton nom ; c'est-à-dire que ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu ; mais que ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés être la postérité d'Abraham.» Rom. 9 : 6–8. Il est affirmé ici par l'Esprit de Dieu que ceux qui ne sont que les enfants selon la chair, sans être les enfants de Dieu, ne sont pas les enfants de la promesse. Il est aussi déclaré que des hommes peuvent être de la postérité d'Abraham et n'être pourtant pas ses enfants, c'est-à-dire n'être point ses enfants comme héritiers. L'apôtre, parlant par l'Esprit de Dieu, énonce encore cette grande vérité sous une autre forme: Car ils ne sont pas tous d'Israël ceux auxquels la promesse de Dieu a été faite, quoiqu'ils soient du peuple d'Israël. Ces trois déclarations montrent que tous les Hébreux qui refusent de se repentir ne peuvent avoir aucune part à l'héritage promis à Abraham, parce qu'ils ne sont pas ses héritiers, et ces déclarations montrent aussi qu'il n'y a que les enfants d'Abraham, qui sont aussi les enfants de Dieu, qui soient les enfants de la promesse.

III

Témoignage de Jean-Baptiste et de Christ.

VIS.—Il y a une grande force dans votre argument ; mais avez-vous encore d'autres témoignages à présenter?

MIN.—Le témoignage de Jean-Baptiste est aussi très-impressif: «Lui donc voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens venir à son baptême, leur dit: Race de vipères! qui vous a appris à fuir la colère à venir? Faites donc des fruits convenables à la repentance. Et n'allez pas dire en vous-mêmes: Nous avons Abraham pour père. Car je vous dis, que même de ces pierres Dieu peut faire naître des enfants à Abraham. Et la cognée est déjà mise à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit, va être coupé et jeté au feu.» Mat. 3 : 7–10; Luc 3 : 7–9.

Les personnes auxquelles Jean s'adresse comme à une race de vipères, étaient littéralement de la postérité d'Abraham ; pourtant ils étaient menacés de «la colère à venir.» Ils devaient se repentir comme les pécheurs d'entre les Gentils, sans quoi au lieu d'entrer dans le royaume de Dieu comme héritiers d'Abraham, ils seraient jetés dans le feu de la géhenne. De plus, Jean les avertit de ne point penser que les promesses de Dieu leur appartenaient parce qu'ils avaient Abraham pour père, à moins de devenir semblables à Abraham par une vraie repentance.

VIS.—Le témoignage de Jean semble, il est vrai, montrer que sans la repentance, les Juifs comme les Gentils, sont une race de vipères et qu'ils ne sont pas enfants d'Abraham et héritiers suivant la promesse jusqu'à ce qu'ils deviennent les enfants de Dieu ; mais voulez-vous présenter d'autres témoignages concernant le caractère de ces enfants d'Abraham qui seront héritiers du pays de la promesse avec lui?

MIN.—Le témoignage de notre Seigneur Jésus-Christ montre aussi qu'il faut quelque chose d'autre à un Hébreu, outre sa naissance naturelle, pour avoir le droit de réclamer Abraham pour son père et être réellement héritier de la promesse faite à lui et à sa postérité. C'est ainsi que nous lisons: «Ils [les Juifs] lui répondirent: Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit: Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. . . . Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez. . . . Le père dont vous êtes issus, c'est le diable.» Jean 8 : 39, 42, 44. Ces personnes pensaient être les enfants d'Abraham parce qu'elles descendaient de lui, et que cela leur donnait droit à l'héritage éternel que Dieu promit à Abraham. Christ les étonne en leur disant qu'ils ne pouvaient être les enfants d'Abraham, à moins de faire les œuvres d'Abraham ; et qu'ils étaient dans le fait les enfants du diable.

IV

Les Enfants d'Abraham sont de deux Classes: Esclaves et Héritiers.

VIS.—Ce témoignage exclut certainement de l'héritage promis à Abraham tout Hébreu qui ne possède pas le caractère d'Abraham. Mais avez-vous quelque autre témoignage pour montrer que les descendants naturels d'Abraham ne peuvent être les héritiers ou ne peuvent avoir part à son héritage, à moins d'être convertis?

MIN.—L'apôtre a parlé de ce sujet d'une manière remarquable dans Gal. 4 : 22–31. Il dit qu'Abraham avait deux fils, Ismaël et Isaac. Le premier de ces fils naquit selon la chair, c'est-à-dire qu'il n'eut qu'une naissance naturelle. Le second fut l'enfant de la promesse c'est-à-dire qu'il eut une naissance surnaturelle. Le premier fut l'enfant d'une esclave et n'était par conséquent point l'héritier d'Abraham, quoiqu'il fût son fils aîné. Le second était le fils de la femme libre, l'épouse d'Abraham et par conséquent l'ayant-droit à l'héritage. Les deux fils demeurèrent ensemble dans la famille d'Abraham pendant un certain temps, l'un possédant le rang d'esclave, l'autre celui d'héritier. Une dispute s'étant élevée, la mère esclave et son fils furent chassés hors de la famille, afin qu'Ismaël, fils d'Abraham ne fût point héritier avec Isaac, le fils de la promesse.

Ces choses, dit l'apôtre, sont une allégorie. Les deux fils d'Abraham représentent sa postérité divisée en deux classes: les esclaves du péché et les héritiers suivant la promesse. Ismaël représente ceux qui sont nés selon la chair, c'est-à-dire les descendants naturels d'Abraham qui demeurent inconvertis. Isaac représente ceux de sa postérité qui sont nés selon l'Esprit, c'est-à-dire qui ont été convertis. Les enfants d'Abraham inconvertis ne sont pas ses héritiers, parce qu'ils sont les esclaves du péché. Paul a directement tiré cette idée des paroles de Christ. Comp. Gal. 4 : 25, 30, 31 avec Jean 8 : 31–36.

Ceux qui sont nés selon l'Esprit, sont les héritiers auxquels la promesse fut faite, tandis que ceux qui sont seulement nés selon la chair ne sont en aucune manière les enfants de la promesse. Christ offrait de transformer les Juifs, d'esclaves comme Ismaël, en fils libres comme Isaac, mais ils refusèrent cette offre. Jean 8 : 31–36. La miséricorde de Dieu ne peut aller plus loin que cela. La grâce de Dieu peut, d'esclaves, faire des héritiers s'ils veulent se repentir de leurs péchés ; mais elle ne peut donner l'héritage aux esclaves qui refusent de devenir héritiers par la repentance.

Suivant St.-Paul, Agar et Ismaël représentent Jérusalem et les Juifs qui ne sont pas convertis. Agar et son fils furent chassés afin qu'Ismaël ne supposât point être héritier avec Isaac. Gal. 4 : 25, 30. Ceci représente la relation qui existe entre l'héritage promis et ceux des Hébreux qui refusent de se repentir. Dieu en fera des héritiers s'ils se repentent, mais il ne leur donnera pas l'héritage d'Abraham, s'ils continuent d'être les esclaves du péché.

Vis.—Votre argument montre d'une manière bien conclusive que les Hébreux convertis hériteront seuls la Terre Promise avec Abraham. Mais on m'a enseigné que, suivant les prophéties, après le second avénement de Christ et le commencement du jour du Jugement, les Hébreux seront rétablis dans la Terre Sainte, à des conditions moins humiliantes et désagréables que celles de la repentance. Quelle sera donc la condition des Juifs au jour du Jugement?

Min.—Si Dieu le permet, nous voulons étudier cette question dans notre prochaine entrevue.

SIGNES DU DERNIER JOUR.

PAR M. J.-N. LOUGHBOROUGH.

«Les peuples seront dans la consternation et ne sachant que devenir, la mer et les flots faisant un grand bruit.» Luc 21 : 25. Ces choses, prédites par notre Sauveur sont des signes de sa venue. Nous avons déjà parlé des premiers signes, nous voulons maintenant appeler l'attention sur l'esprit de discorde dont le but, suivant les paroles de Sir William Harcourt, est le meurtre en masse et l'incendie des villes.

Le journal de Londres, *Daily News*, a publié un télégramme de Berlin en date du 31 mars qui parle ainsi des affaires de Russie: «Des nouvelles reçues de St.-Petersbourg annoncent la découverte d'un rendez-vous de nihilistes. Un des conspirateurs s'est suicidé avec un poiguard. Les autres, au nombre de huit furent tous arrêtés. On a trouvé quatre livres de dynamite dans le lieu d'arrestation.» Le 3 avril, nous apprenions de la même source que le parti révolutionnaire en Russie a publié une proclamation déclarant que tous ses préparatifs étaient prêts pour le jour du couronnement et qu'il avait tout espoir de succès. Il avertit tous ceux qui tiennent à leur sûreté de ne point s'approcher de la personne du czar pendant la cérémonie. Deux jours plus tard, une grande mine fut découverte à Moscou, et on demanda par télégrame à St.-Petersbourg d'envoyer une centaine de sapeurs accompagnés d'un homme expert pour détruire la mine.

Il paraît que toutes les précautions sont prises pour protéger la vie du czar pendant le couronnement. On télégraphiait de St.-Pétersbourg le 10 avril que l'empereur et l'impératrice se rendraient à Moscou par une route détournée. La direction est gardée secrète, de sorte qu'on ne sait pas d'une manière précise sur quel point aura lieu leur entrée à Moscou.

On peut se former quelque idée de l'extension de la Main Noire en Espagne, lorsque nous considérons qu'en Andalousie, la province la plus au sud de l'Espagne, plus de 1200 personnes ont été arrêtées pour complicité dans un mouvement révolutionnaire et sont accusées de meurtre et d'outrage, ou d'avoir excité à de tels crimes!

En France les mécontents emploient le système d'intimidation. Un télégramme de Paris, du 31 mars, dit: «Une cartouche de dynamite fit explosion pendant la nuit de jeudi à Bel-air, près de Monceau-les-Mines, sous la porte de la maison d'un mineur nommé Camus qui reçut dernièrement des lettres le menaçant de mort et signées par le comité exécutif socialiste.

Les irréconciliables Irlandais qui sont allés rejoindre leurs compatriotes en Amérique, font les plus grandes menaces d'employer la dynamite; et la découverte, il y a quelques jours, de personnes possédant une quantité de matières explosibles semble s'accorder avec leur déclaration d'avoir envoyé en Angleterre une centaine d'hommes pour accomplir cette œuvre de lâcheté. Dans le *Daily News* du 2 avril, on parle d'eux en ces termes: «Notre correspondant de New-York dit qu'il est évident que la Convention irlandaise qui s'assemblera à Phyladelphie le 25 et le 26 ne sera rien moins que d'accord. Les partisans et les non-partisans de la dynamite se querellent déjà.

Quant à l'effet de ces menaces et de ces mouvements contre le gouvernement anglais, l'éditeur du *Hampshire Independent* en parle ainsi: «Le gouvernement agit avec une grande sagesse et d'après le principe que la prévention vaut mieux que la répression; et pourtant, comme on paraît en être sûr, les ennemis de l'ordre vont commencer, s'ils ne l'ont déjà fait, une campagne contre ce que l'on peut appeler les propriétés nationales; les sentinelles et les gardes de tous les bâtiments publics doivent être doublées toutes les nuits. Ceci va donner de l'ouvrage pour plus de soldats que ne renferme maintenant la métropole, et l'on devra par conséquent renforcer les garnisons.

Lundi et mardi, les 9 et 10 avril, on a été témoin d'un fait extraordinaire dans la législation parlementaire. Un bill sur les substances explosibles a passé dans tous ses stages, à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords, et a reçu l'assentiment royal, puis est devenu loi en moins de vingt-quatre heures après le moment où il fut présenté. Ceci est en soi un signe évident que les membres du gouvernement reconnaissent qu'il y a lieu de prendre des mesures urgentes.

Les Scandinaves semblent aussi être remplis de crainte quant à leur sûreté pour l'avenir. Nous lisons dans un des derniers numéros du *Daily News*: «La Chambre norvégienne (Storthing) a décidé que tout homme adulte et valide de Norvége recevrait un fusil aux frais de l'Etat et serait instruit quant au maniement de cette arme. Cette mesure, dit un correspondant, fera, des grandes fermes avec leurs nombreux domestiques et laboureurs, de petits arsenaux, et l'esprit belliqueux des fermiers, dont les représentants au Storthing sont peut-être les députés les plus radicaux qui existent, recevra un nouveau stimulant. L'importance de cette mesure est claire, car si un conflit avec la couronne amenait une intervention armée avec la Suède, les chefs du Parlement norvégien auraient pour eux tout un peuple en armes.»

Nous voyons donc les éléments de *consternation* et de confusion répandus dans le monde; que dirons-nous des autres signes, «La mer et les flots faisant un grand bruit?» Ceci implique évidemment plus que l'action ordinaire de la mer, sans quoi cela ne serait pas un signe distinctif. Il nous paraît plutôt que les terribles tempêtes des dernières années, qui ont fait tant de victimes et occasionné la perte de tant de vaisseaux, et les terribles inondations dans les différentes parties du monde, sont des événements qui accomplissent la prédiction de notre Sauveur.

Les naufrages, pendant l'année 1881 sont au nombre de 2039 pour la terre entière. Le nombre de personnes perdues avec ces vaisseaux fut de 4135 et les pertes en argent sont évaluées à 1,408,000,000 de francs. Ces vaisseaux portaient les pavillons de cent nations différentes. Le journal *Christian Advocate*, organe des Méthodistes en Amérique, dans son numéro du premier février 1883 dit: «L'année 1883 s'ouvre par une série de calamités terrifiantes. Par mer et par terre, les accidents les plus inattendus et les plus destructifs ont surpris les voyageurs. Le feu, les inondations, les tempêtes et les collisions se sont combinés avec une stupidité presque phénoménale, pour augmenter le nombre des accidents, au point que la crainte s'est emparée de l'esprit public, en Europe comme en Amérique.» Le nombre des naufrages pour l'année 1883, compté jusqu'au 11 avril est de 670; l'augmentation sur l'année précédente est de 203.

Le journal *Christian Commonwealth* du premier mars contient les lignes suivantes: «Dans cette contrée comme en Amérique, les inondations ont été extrêmement désastreuses. Le dommage a été surtout très-grand en Amérique. En recevant des détails par les journaux de ce pays, nous commençons à comprendre quelque peu l'étendue de cette calamité. Un grand nombre de villes le long de l'Ohio ont été presque totalement détruites, tandis que les villes de Cincinnati et de Louisville ne furent jamais si terriblement frappées auparavant. A Cincinnati, la partie la plus commerçante de la ville fut complétement inondée et des milliers d'ouvriers furent privés de travail. La misère qui en est résultée est très-grande. Dans cette ville, l'eau s'éleva de soixante-cinq pieds le 14 février, un pied plus haut que durant la grande inondation de 1832. Une gare remplie de monde fut enlevée et détruite par l'eau et un grand nombre de personnes furent noyées. Le 15 février, l'eau monta à près de soixante-sept pieds, et on annonçait que l'eau montait toujours. Il y avait une longueur de 13 lieues de rues habitées que l'on ne pouvait traverser qu'en bateau ou en radeau, et 60,000 personnes dans la ville se trouvaient sans travail. Il y eut 300 maisons à Covington, 700 à New-Port et 3,000 à Cincinnati qui furent plus ou moins remplies d'eau.

On pourrait se faire quelque idée du dommage causé par les inondations de janvier en Hongrie, par le fait que le gouvernement allemand a donné pour le soulagement des inondés fr. 300,000; l'empereur 750,000, et le Reichstag vota encora un don de 1,500,000 francs. Le journal *Standard*, de Londres, numére du 16 mars, contient une communication d'un correspondant de Riviera au midi de la France, dans laquelle il dit: «Aucun homme de Riviera ne peut se rappeler quelque chose de plus désastreux que ne l'ont été l'hiver de 1882 et le printemps de 1883. Il y eut d'abord un terrible déluge à la fin d'octobre, qui dévasta la contrée plusieurs lieues aux environs, et beaucoup de gens perdirent la vie; et quoique ces inondations fussent suivies par un temps assez agréable, il s'opéra bientôt un changement dans la nature, et nous eûmes des pluies si continuelles et si fortes, que les parties basses du pays ne furent plus qu'une fondrière.»

Nous avons aussi le récit de grandes inondations le long de la Vistule. A Charkoff, la place du marché et les rues principales furent inondées et, sauf deux, tous les ponts furent emportés. Le 7 avril, les villages de Bohnsack, Neufæhr et une partie de la jetée de Dantzig étaient, dit-on, entièrement sous l'eau.

Nous soumettons les faits ci-dessus à nos

lecteurs, avec la conviction que dans ces choses nous commençons à voir au moins une première réalisation naissante de ce que notre Sauveur entend par la prédiction citée au commencement de cet article.

PORTEZ LES FARDEAUX LES UNS DES AUTRES.

PAR J.-H. WAGGONER, PASTEUR.

«PORTEZ les fardeaux les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi de Christ.»
«Car chacun portera son propre fardeau.» Gal. VI:2, 5.

L'APOTRE était assurément un homme de raisonnement. Un esprit aussi logique que lui n'avait aucune difficulté à rester conséquent dans son exposition comme dans sa conclusion. Certainement qu'il ne se serait pas contredit en écrivant deux phrases aussi rapprochées que celles que nous venons de citer dans son épître aux Galates. Et maintenant si tous ces «fardeaux» de la vie étaient semblables dans leur nature et devaient être portés dans les mêmes circonstances, nous ne voyons aucun accord dans ces deux versets.

En considérant les choses de plus près, nous verrons qu'il y a trois espèces de fardeaux à porter, c'est-à-dire, ceux que nous pouvons et devons porter les uns pour les autres, ceux que nous ne pouvons pas porter les uns pour les autres, et ceux que nous ne devons pas porter les uns pour les autres.

La première espèce se rapporte au verset 2; ce sont des fardeaux qui reposent sur nous comme serviteurs de Dieu; ceux qui reposent sur nous comme disciples de Christ. Ce sont les railleries, les moqueries, les insultes, les haines, les persécutions, les pertes et les injures que nous recevons ou souffrons comme chrétiens. Nous devrions porter de tels fardeaux les uns pour les autres, non-seulement comme un devoir, mais comme un joyeux privilége.

Comme un devoir, parce que cela est recommandé par notre Sauveur, c'est le suivre dans son travail d'amour, lui qui souffrit, non pour lui-même, mais pour les autres. C'est la manifestation de l'esprit de l'Evangile, l'esprit de bonté désintéressée—l'opposé de tout égoïsme.

Comme un privilége, parce que c'est souffrir pour l'amour de Christ; plutôt, c'est souffrir avec lui. Ses serviteurs sont ses représentants; ce que nous leur faisons, nous le faisons à Christ ou pour Christ. Mat. 25:40. Paul était réjoui de souffrir pour ses frères, parce qu'il accomplissait ainsi ce qui restait des souffrances de Christ, en sa chair, pour l'amour du corps de Christ qui est l'Eglise. Col. 1:24. Sans doute que les apôtres regrettèrent pendant toute leur vie d'avoir fui leur Maître à l'heure de la trahison. C'était alors une grande épreuve pour la chair, mais quel témoignage n'aurait-ce pas été pour l'un d'eux de s'être tenu hardiment à ses côtés et d'avoir résisté à la colère des Juifs et au pouvoir des soldats romains pour l'amour de leur Maître, le saint Fils de Dieu! Quel privilége n'eut-ce point de souffrir avec Jésus!

Et il est des fardeaux que nous devons porter seul, où aucun aide humain ne peut nous aider dans la lutte. Ce sont les fardeaux des devoirs personnels; du renoncement à soi-même; il faut porter sa propre croix; vaincre ses penchants et ses passions. C'est de ceux-ci sans doute que l'apôtre parle au verset 5. La grâce divine peut nous assister dans cette œuvre, mais elle ne fera pas cette œuvre pour nous. Vaincre est l'œuvre du cœur, une lutte de la vie. Dieu fera de grandes choses pour nous—plus que nous ne pouvons concevoir; mais il ne fera pas pour nous ce qu'il nous a commandé de faire; la grâce nous rendra capable d'obéir, mais elle n'enlèvera pas l'obligation ou la nécessité d'obéir.

Et il y a encore d'autres fardeaux que nous devons porter seuls; ce sont les fardeaux de nos propres fautes. Si nous souffrons en faisant mal, nous n'avons pas le droit d'en rejeter le fardeau sur nos frères, sur l'Eglise ou sur la cause de Dieu. Mais hélas! tous ont à souffrir lorsque celui qui fait profession de piété se détourne du chemin étroit.

Nous pourrions supposer que tous seraient prêts à supporter joyeusement les reproches et les persécutions auxquels sont exposés les serviteurs de Dieu par amour de la justice; qu'ils estimeraient comme un privilége, ainsi que Paul le faisait, de souffrir pour l'Eglise de Christ sur la terre; et qu'ils s'éloigneraient instinctivement de ceux qui ont l'habitude de mal faire. Mais le contraire arrive très-fréquemment. Il arrive souvent que l'homme pieux souffre seul pour son dévouement à la cause de Christ, sans qu'un œil se mouille à la vue de ses souffrances ou qu'un cœur ait pitié de ses afflictions; tandis que celui qui est châtié pour son infidélité au devoir et porte un fardeau dont sa manière de faire est cause, est l'objet de la pitié des autres qui lui témoignent la plus grande sympathie.

Nous savons tous que tel est très-souvent le cas. Mais pourquoi en est-il ainsi? Quels sont les motifs qui peuvent ainsi pousser ceux qui font profession de christianisme à adopter des opinions aussi erronées concernant leur devoir, et à dénaturer ainsi leur sympathie? La raison se trouve en ceci: c'est que ces chrétiens de profession perdent de vue la déclaration de la Parole de Dieu, et estiment les choses d'une manière mondaine. «L'opprobre de Christ» est un avantage qui n'a aucune valeur en ce monde; il est évité par les mondains comme quelque chose de positivement nuisible; et un grand nombre de soi-disant disciples de Christ sont tellement imbus de l'esprit du monde, qu'ils considèrent cet opprobre comme ce qu'il y a de plus redoutable. Ils ont si peu de rapports avec lui, il entre pour si peu dans leur expérience religieuse qu'ils ne le reconnaissent pas quand il se présente à eux. Ils marchent avec le monde, et ils aiment ce qu'aime le monde, et méprisent ce que le monde méprise. Mais qu'ils sachent que s'ils ne se repentent pas et ne détournent pas leur cœur du monde et des choses du monde, ils se perdront et périront dans la destruction du monde.

De telles personnes, qui font profession de christianisme, s'étant éloignées de Christ, ayant perdu l'amour de la croix, et l'esprit de sacrifice et de renoncement à soi-même étant éloigné de leurs cœurs, sont aveuglées concernant les exigences de la valeur morale; elles ne voient aucune beauté dans les purs principes du ciel. Leurs sentiments et leurs sympathies sont complétement aveuglés et s'accordent avec l'égoïsme et l'esprit mondain. C'est là qu'elles se trouvent à l'aise. Et si, comme le dit Paul, quand un membre souffre, tous les membres du corps souffrent, nous sommes presque forcés de croire que ces gens ne sont plus les membres du corps de Christ. Ils semblent parfaitement indifférents et insensibles pendant que les enfants de Dieu souffrent pour l'amour de sa cause et de son nom. Le monde est si rempli d'iniquité qu'il n'y a que peu de honte attachée au péché; et cette honte est si facile à supporter qu'ils la préfèrent à l'approbation de Christ.

Nous pouvons donc établir comme vérité que la direction que prennent les sympathies d'une personne est une indication sûre de l'état de son christianisme. Et il s'ensuit que chacun de nous doit veiller sur ses sympathies avec un soin jaloux, et savoir si elles sont d'accord avec l'Esprit de Christ. Lorsque lui et sa cause souffrent dans la personne de ses disciples, tenons-nous à leurs côtés et portons l'opprobre avec eux; souffrons dans leur persécution; réjouissons-nous du privilége de porter leurs fardeaux, afin que nous accomplissions ainsi la loi de Christ, et quoique les égoïstes et les hommes aux cœurs charnels puissent alors avoir honte de nous, Jésus lui-même n'aura pas honte de nous au jour où les rois et les puissants de la terre chercheront à se cacher de devant sa face.

Dans ce jour, les opinions des hommes seront changées. Les honneurs de ce monde, ses richesses et sa gloire, si hautement estimés, seront alors sans valeur; l'opprobre du péché, maintenant si léger et dont on s'inquiète si peu, sera alors si lourd qu'il jettera celui qui l'aura dans le désespoir et la perdition. L'opprobre de Christ, maintenant si peu apprécié, même si généralement méprisé se montrera d'une valeur infinie. Qui, dans ce jour, regretterait d'avoir souffert pour Christ? qui, dans les jours éternels, ne se réjouira pas d'avoir pu porter une partie de ses afflictions? qui ne se ferait pas des reproches continuels vu les blessures dont Christ souffrit, s'il choisissait le sentier de l'égoïsme et du bien-être?

Que nos sentiments et nos sympathies soient réglés sur le Jugement à venir, et essayons d'envisager les choses comme nous les verrons dans l'éternité. Si Jésus a ses représentants sur la terre, agissons avec eux comme nous désirerons avoir agi lorsque nous serons appelés en sa présence. Maintenant nous avons encore un peu de temps et l'occasion de «souffrir avec lui.» Ce sera bientôt passé, et l'opprobre de Christ cessera pour toujours. Puissions-nous porter la croix, afin de partager la gloire qui suivra.

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

INTRODUCTION.

LES GRANDES NATIONS EUROPÉENNES DE L'ANTIQUITÉ—ALEXANDRE—ANNIBAL—JULES CÉSAR—L'ANCIEN EMPIRE ROMAIN—GUERRES ÉTRANGÈRES—RIVALITÉS MILITAIRES—MARIUS ET SYLLA—QUERELLES A PROPOS DU COMMANDEMENT DE L'ARMÉE—DÉFAITE DE MARIUS.

[Nous commençons de publier dans ce numéro la vie d'un des hommes les plus remarquables de l'antiquité: *Jules César*. De même qu'Alexandre, il fut un destructeur de la race humaine et, comme lui, il fut un sujet de prophétie. Daniel 11:17-19. Voyez les articles intitulés: *Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel*, dans LES SIGNES des mois de novembre et décembre 1882. Nous publions la vie de Jules César spécialement pour l'instruction de nos jeunes lecteurs mais elle sera trouvée digne de l'étude sérieuse de tous ceux qui reçoivent notre journal.]

IL y eut dans l'antiquité trois grandes nations européennes qui toutes dotèrent l'histoire d'un héros: les Grecs, les Carthaginois et les Romains.

ALEXANDRE fut le héros des Grecs. Il était

roi de Macédoine, contrée située au nord de la Grèce proprement dite. Il se mit à la tête de l'armée macédonienne et fit une excursion en Asie pour faire des conquêtes et acquérir de la gloire. Il se rendit maître de toute cette partie du monde et régna à Babylone jusqu'à ce qu'il mourut des suites des excès auxquels le poussa sa prospérité illimitée. Sa renommée provient de son succès à se créer lui-même un si grand empire, et l'admiration que sa carrière a toujours excitée parmi les hommes est augmentée par la considération de sa jeunesse et par les traits nobles et généreux qui distinguaient son caractère.

Le héros carthaginois fut ANNIBAL. Nous classons les Carthaginois parmi les nations européennes de l'antiquité, car respectivement à leur origine, leur civilisation et toutes leurs relations commerciales et politiques, ils appartiennent à la race européenne, quoique leur capitale fût, il est vrai, sur la côte africaine de la Méditerranée. Annibal tire sa renommée de la haine énergique et implacable qu'il voua aux Romains. L'œuvre de sa vie fut de tenir, pendant cinquante ans, le vaste empire romain dans un continuel état d'anxiété et de terreur, de sorte que sa grandeur et sa gloire reposent sur la détermination, la persévérance et le succès avec lesquels il remplit cette mission d'avoir été de son vivant la terreur du monde.

Le héros romain fut JULES CÉSAR. Il naquit juste cent ans avant l'ère chrétienne. Sa renommée ne dépend point, comme celle d'Alexandre, de conquêtes lointaines, ni comme celle d'Annibal, de l'énergie terrible de ses agressions contre des ennemis étrangers, mais de ses luttes continuelles et violentes contre des rivaux et des compétiteurs de sa propre nation, et des nombreux triomphes qu'il remporta sur eux. Lorsqu'il parut sur la scène, l'empire romain comprenait presque tous les pays qui valaient la peine d'être possédés. Il n'y avait plus de conquêtes à faire. César agrandit, il est vrai, les frontières de l'empire, mais la principale question à cette époque, était de savoir qui posséderait le pouvoir que les conquérants précédents avaient acquis.

Le lecteur ne doit pas se représenter l'empire romain, tel qu'il existait alors, comme un gouvernement uni, compacte et solide. D'un autre côté, c'était une grande agglomération de peuples parfaitement dissemblables en tous points les uns des autres, parlant des langues différentes et ayant des coutumes et des lois très-variées. Elles étaient toutes pourtant plus ou moins dépendantes du pouvoir central et toujours en rapport avec lui. Quelques-unes de ces contrées étaient des provinces et étaient gouvernées par des officiers choisis et envoyés par les autorités de Rome. Ces gouverneurs avaient à recueillir l'impôt dans leurs provinces, et à présider et à diriger à bien des égards l'administration de la justice. Ils avaient, en conséquence, de nombreuses occasions de s'enrichir pendant qu'ils exerçaient leurs charges, en retirant plus d'argent des impôts qu'ils n'en payaient au gouvernement, et en acceptant des présents pour favoriser des gens riches dans l'exercice de la justice. Ainsi les provinces les plus riches et les plus prospères étaient-elles l'objet de grandes recherches parmi les aspirants à un office dans la ville de Rome. Les chefs populaires obtenaient ces places, et après être restés assez longtemps dans leur province pour y faire fortune, retournaient à Rome et dépensaient leur bien en intrigues et en manœuvres pour obtenir des places encore plus élevées.

Partout où il y avait une guerre étrangère à faire contre une nation éloignée, les officiers de l'Etat en briguaient avec empressement le commandement. Chacun d'eux se croyait être sûr de l'emporter sur ses concurrents et de pouvoir s'enrichir encore plus rapidement par le pillage pendant la guerre que par l'extorsion et la corruption de la justice dans une province pendant la paix. Puis, outre cela, un général victorieux, revenant à Rome, voyait sa renommée militaire augmenter considérablement son influence et son pouvoir dans la ville. Il était accueilli par des fêtes et des triomphes; le peuple s'empressait au-devant de lui pour le voir et faire retentir des cris de victoire en son honneur. Il plaçait le trophée de ses victoires dans les temples et amusait la population par des jeux et des spectacles, des combats de gladiateurs et de bêtes féroces qu'il avait amenés avec lui à la suite de son armée. Tandis qu'il jouissait de son triomphe, ses ennemis politiques étaient refoulés à l'arrière-plan et mis en oubli, à moins toutefois que l'un d'eux ne recueillît les mêmes honneurs dans quelque autre champ d'activité et ne revînt en temps opportun réclamer à son tour la puissance et la célébrité. Dans ce cas Rome était parfois troublée et déchirée par des conflits et des querelles de chefs rivaux qui avaient acquis trop de puissance pour que le pouvoir civil pût maintenir son autorité et diriger l'Etat.

Il y avait eu justement deux semblables rivaux avant le temps de César, qui avaient rempli le monde de leurs querelles. C'étaient Marius et Sylla. Leurs noms mêmes ont été, dans tous les âges qui suivirent leur époque, les symboles de la rivalité et de la haine. Ils étaient respectivement les représentants des deux grands partis qui, dans la ville de Rome comme dans tout autre Etat où la population a voix au gouvernement, ont toujours été et seront probablement toujours divisés, la classe élevée et la basse classe; ou, comme ils étaient appelés en ces jours-là, les patriciens et les plébéiens, Sylla était patricien; la classe la plus élevée et la plus aristocratique était de son côté. Marius était le favori de la masse plébéienne. Dans les contestations pourtant qu'ils soutenaient l'un contre l'autre, ils ne se confiaient pas à l'influence des votes. Ils se reposaient beaucoup plus sur le nombre des soldats qu'ils pouvaient rassembler sous leurs drapeaux respectifs et sur l'intimidation qu'ils pouvaient exercer par leur moyen sur les assemblées publiques. Il y avait une guerre à diriger contre Mithridate, monarque asiatique très-puissant, ce qui promettait d'être une bonne occasion de piller et d'acquérir de la gloire. Sylla reçut le commandement de l'armée. Pourtant, dans une occasion où il était absent pour faire une certaine campagne en Italie, Marius fit changer cette décision et se fit remettre le commandement. Deux officiers appelés tribuns furent envoyés au camp de Sylla pour l'informer du changement. Sylla tua les officiers qui avaient osé lui apporter un tel message et se mit immédiatement en marche contre Rome. Pour venger le meurtre des tribuns, les partisans de Marius tuèrent dans la ville quelques-uns des principaux amis de Sylla et l'alarme se répandit parmi la population. Le Sénat, qui était une espèce de Chambre des Lords, personnifiant surtout le pouvoir et l'influence du parti patricien était, il va sans dire, du côté de Sylla. Lorsque ce dernier fut à quelques milles de la ville, le sénat le supplia de ne pas s'approcher davantage. Il fit semblant d'accéder à leur demande, marqua le lieu où il voulait établir son camp, mais il ne retarda pas pour cela sa marche. Le jour suivant il était en possession de Rome. Les partisans de Marius tentèrent de lui résister en jetant des pierres sur ses troupes, du haut des toits des maisons. Sylla donna ordre qu'on mît le feu à toute maison où ces symptômes de résistance se manifesteraient. Ainsi, toute la population d'une ville grande et riche fut jetée dans un état de grand danger et de crainte, par la lutte de deux armées qui prétendaient chacune vouloir le bien de l'Etat. Marius fut vaincu et obligé de sauver sa vie par la fuite. Un grand nombre de ses partisans furent mis à mort. Le sénat s'assembla et, sous les ordres de Sylla, Marius fut déclaré ennemi public, et une récompense fut offerte à quiconque apporterait sa tête à Rome.

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

LE premier Sabbat d'avril, nous avons célébré la Cène à Christiana. Une sœur fut reçue dans l'église. Une semaine plus tard, nous avons eu notre assemblée trimestrielle pour notre société missionnaire. Mais il en est peu qui semblent pouvoir prendre part à cette œuvre. Dix-neuf rapports ont été présentés. Pourtant le fait que deux frères et deux sœurs emploient tout leur temps à cette œuvre témoigne que quelque chose se fait. Mais on pourrait employer dix personnes de plus pour propager la vérité par le moyen des traités et des journaux.

A Orso, Danemark, frère C. Christensen a donné des conférences presque tout le temps durant le trimestre passé. Il a tenu environ cent assemblées, distribué des traités et des journaux et visité un grand nombre de familles du nord du Jutland. Quelques-uns ont commencé d'observer le Sabbat. Un frère près de Thise a été reçu dans l'église par le baptême et d'autres sont intéressés dans la vérité.

Frère Brorson a tenu des conférences dans douze localités du pays, pendant la dernière moitié du mois de mars. Il tient maintenant des assemblées dans les environs de Svendborg sur Fërn. A Hvalsömagle et à Näsby, les frères célébrèrent la sainte Cène.

Frère Rosqvist a travaillé en Suède dans les environs de Karlsksga. Cinq personnes se sont décidées de garder les commandements du Seigneur. Ses conférences sont suivies avec intérêt. Frère Johnson a tenu des conférences dans différents endroits de la Suède occidentale et a trouvé le peuple bien disposé à entendre la vérité. Il trouva frère Rosqvist à Grythytted où la sainte Cène fut célébrée.

Nous prions nos chers frères de partout de se souvenir de nous dans leurs prières, afin que nous ayons la sagesse et la force nécessaires pour finir l'œuvre qui nous est départie avant que le Maître paraisse.

J.-G. MATTESON.

LA PAIX UNIVERSELLE!

Nous lisons dans les *Etats-Unis d'Europe* :—

LES armées européennes grossissent chaque année. En ce moment elles comptent dans leurs rangs 9,529,000 hommes. Alignés pour une revue, ces soldats s'étendraient sur une longueur de 6,018 kilomètres. L'état-major qui passerait devant le front de bataille galoperait douze jours et six heures, ou s'il prenait un train express, roulerait pendant quatre jours et dix-huit heures.

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), MAI 1883.

—: RÉDACTEURS :—
J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

NOS ŒUVRES DANS LE JUGEMENT.

«CAR Dieu fera venir en jugement tout ce qu'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal.» Eccl. 12 : 16. «Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.» Mat. 16 : 27. «Car il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant dans son corps.» 2 Cor. 5 : 10. «Je vis aussi les morts, grands et petits, qui se tenaient debout devant Dieu; et les livres furent ouverts, et on ouvrit un autre livre qui est le livre de vie; et les morts furent jugés selon leurs œuvres, par ce qui était écrit dans les livres.» Apoc. 20 : 12.

Nous avons dans ces passages une idée distincte de la nature du Jugement du grand jour. Ce jugement consistera dans l'examen de notre conduite et la décision sera en conséquence des faits de notre histoire. Nous apprenons que nos actions sont écrites dans les livres de Dieu et que toutes ces actions, soit bonnes, soit mauvaises, soit publiques, soit secrètes, seront amenées en jugement, et que la décision sera selon les choses écrites dans les livres. Ces faits devraient nous faire marcher devant Dieu avec circonspection.

Mais on pense généralement que nous pouvons être sauvés par la foi sans les œuvres, et par la grâce sans l'obéissance. Aussi, lorsque nous voulons engager les hommes à obéir à Dieu, ils nous répondent avec aigreur: Vous pensez être sauvés par vos bonnes œuvres, mais nous sommes sauvés par grâce. Or, ces personnes semblent ne s'être jamais demandé: Comment puis-je savoir que la grâce de Dieu me sauve? Ces gens estiment que la grâce les sauve parce qu'ils professent d'avoir foi en Christ. Pourtant ils n'ont aucun soin d'obéir à Dieu. Ils pourront, tout aussi bien que leurs voisins qui ne prétendent point être des Chrétiens, vendre un mauvais article comme s'il était bon. On les verra tout aussi bien abandonner les pauvres, et même les opprimer, que tant d'autres qui ne professent point d'avoir la religion de Christ. Dans leur conduite, ils se montrent colères, impatients envieux, jaloux et avares. Pourtant ces personnes prétendent être sauvées par grâce et pensent qu'elles déshonoreraient la grâce de Dieu si elles s'efforçaient d'obéir à Dieu, parce que cela montrerait qu'elles ne se confient point dans la grâce de Dieu pour leur salut, mais qu'elles essaient d'ajouter à cette grâce les mérites de leurs bonnes œuvres.

L'erreur capitale de ces gens consiste dans la croyance que la grâce de Dieu peut habiter dans leurs cœurs sans se manifester dans leurs actes. A leur point de vue, la différence entre un enfant de Dieu et un pécheur, c'est que l'un professe d'être chrétien et que l'autre reconnaît franchement qu'il ne l'est pas. Mais de quelle valeur est la grâce de Dieu, si elle ne change pas notre caractère? Et comment peut-elle changer notre caractère sans changer notre conduite? Si la grâce nous sauve, nos voisins ne pourront-ils pas voir que nous sommes de nouvelles créatures en Christ? Si nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, notre conduite ne sera-t-elle pas entièrement changée?

Mais ces personnes disent: Dieu nous accepte parce que nous avons foi en Christ. Mais cette foi produit-elle de bonnes œuvres? Vous fait-elle obéir à Dieu? Lisez-vous sa Parole pour apprendre votre devoir, et vous hâtez-vous ensuite d'y obéir? Etudiez-vous la vie de Christ pour apprendre son exemple, et suivez-vous ensuite fidèlement ses traces? 1 Pierre 2 : 21. A ceci, ces personnes répondent toujours: Nous ne comptons point être sauvés par nos bonnes œuvres; Christ a tout fait pour nous, et nous sommes sauvés par lui.

Hélas! Quelles paroles pourront jamais détourner ces personnes de cette tromperie de Satan et du sommeil du péché? C'est justement à ces gens que Christ dit: «Mais pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, tandis que vous ne faites pas ce que je vous dis? Luc 6 : 46–49. St.-Paul dit de Christ: «Et étant consacré, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.» Héb. 5 : 9. Et St.-Jacques dit à ceux qui excusent leur désobéissance sous prétexte d'avoir foi en Christ: «Mais, ô homme vain, veux-tu savoir que la foi qui est sans les œuvres est morte?» Jacq. 2 : 20. Si de tels passages n'alarment pas les pécheurs en Sion, nous appellerons leur attention sur le fait suivant qui est des plus impressifs: la foi cessera lorsque nous verrons le Fils de Dieu venir en Jugement, car elle sera changée en vue. Et il est d'une importance capitale de noter que dans le Jugement ce sont nos œuvres qui seront examinées et non notre foi. Partout la Bible dit que nous serons jugés d'après nos œuvres, et jamais elle ne dit que nous serons jugés selon notre foi.

Mais lorsque le Juge demandera à ces personnes quelles ont été leurs œuvres comme chrétiens, leur réponse devra être: Nous avons cru en Christ. Lorsqu'il leur demandera encore si elles ont obéi au Sauveur auquel elles ont professé de croire, elles ne pourront pas répondre autre chose que ces mots: Nous avons fait profession d'être ses disciples. Mais, dira le Juge, avez-vous obéi à ses préceptes? Vous êtes-vous repentis de vos péchés? Avez-vous eu soin de rendre aux autres ce que vous leur aviez pris par fraude ou mauvaise foi? Avez-vous renoncé à l'impiété et aux convoitises mondaines? Avez-vous réellement cherché d'imiter la vie de Christ? Avez-vous possédé vos âmes dans la patience? Avez-vous marché humblement avec Dieu en gardant ses commandements?

Et la réponse devra être: Nous n'avons jamais pensé que ces choses désagréables fussent nécessaires. Nous étions sauvés par grâce, et c'était certainement assez. Mais le Juge dira: Si vous aviez été sauvés par grâce, cette grâce aurait été manifestée dans les choses que j'ai énumérées. Cet examen de votre conduite est simplement afin qu'il paraisse si ce fut la grâce ou le péché qui régna en vous durant votre vie. Quoique vous fussiez des hommes mortels exposés à la tentation et toujours en danger de tomber dans le péché, votre privilége fut toujours de vous repentir et d'obtenir le pardon par le sang de Christ. Et ce fut toujours votre privilége de progresser dans la grâce de Christ et l'amour de Dieu. Hélas, vous avez eu le nom de vivre et vous étiez morts!

Appliquons-nous maintenant ce sujet.

Il est deux questions qui nous éprouveront bien sévèrement. 1° Qu'avons-vous fait? 2° Pourquoi l'avons-nous fait? Supposons qu'en réponse à la première question l'histoire de notre vie montre que nous avons apparemment vécu dans une vie d'obéissance à Dieu. Ainsi nous avons montré beaucoup de zèle pour Christ, nous avons donné beaucoup d'argent pour son œuvre, nous avons donné beaucoup pour soulager les pauvres, nous avons souffert beaucoup pour sa cause et nous avons beaucoup travaillé pour en engager d'autres à devenir chrétiens. Ceci sera un noble témoignage s'il est démontré que nous avons fait ces choses pour la gloire de Dieu et pour sauver les hommes. Mais le Juge nous demandera pourquoi nous avons fait ces choses. Et s'il paraît que notre motif réel était de nous glorifier et d'être conptés comme des personnes d'une grande piété, le Juge dira: Vous avez eu votre récompense.

Nous avons besoin, chaque jour de notre vie, de rechercher Dieu de la manière la plus solennelle. Il nous convertira parfaitement, si nous désirons réellement qu'il le fasse.

ZACHARIE LE PROPHÈTE.

—UNE—

EXPLICATION DU CHAPITRE IX:1–8.

PROPHÉTIE SUR ALEEXANDRE LE GRAND.

CES huit versets prédisent la conquête des principales villes situées autour de Jérusalem par Alexandre, et la délivrance remarquable de cette ville lorsque Alexandre eut résolu de la détruire. La prophétie est prononcée contre Hadrac, Damas, Hamath, Tyr, Sidon, Asçkélon, Gaza, Hékron et Asçdod.

Le Dr. Adam Clark suppose que le pays de Hadrac signifie la vallée de Damas. Mais ce nom ne se trouve dans aucune histoire ancienne, de sorte que quelques savants ont pensé que ce n'était le nom d'aucune ville ou contrée, mais plutôt un mot désignant par sa signification particulière tout l'empire des Perses. Ainsi, Calvin, Hengstenberg et d'autres disent que c'est un mot composé signifiant «fort-faible», ce qui exprime exactement la condition de l'empire des Perses, et permettait au prophète de prédire son renversement sous Alexandre, sans exposer les Juifs à l'inimitié des Perses, leurs maîtres.

Cette prophétie fut prononcée vers l'an 487 av. J.-C. Si Hadrac représente l'empire des Perses, comme Calvin l'affirme, alors l'accomplissement de la prophétie commença lorsque Alexandre quitta l'Europe pour envahir cet empire *fort-faible*, l'an 334 av. J.-C. Les Perses étaient immensément forts en hommes, en armes de guerre et en argent, mais faibles dans tout ce qui concernait la discipline, le courage et l'habileté.

A la grande bataille d'Issus, l'an 333 av. J.-C., l'armée des Perses fut défaite et subit un terrible carnage. Alexandre apprit que le roi de Perse avait de grands trésors en or et en argent amassés dans la ville de Damas. Ceci l'engagea à envoyer une partie de son armée contre cette ville pour piller tous ses trésors. Le peuple avait grandement péché contre Dieu. Alors ils apprirent que Dieu punirait à la fin tous les pécheurs, soit Juifs, soit Gentils. Zach. 9 : 1.

Hamath était située sur l'Oronte, et comme Damas, tomba au pouvoir d'Alexandre; Sidon lui offrit assez peu de résistance; mais Tyr souffrit un long siége et subit une terrible destruction. L'ancienne ville de Tyr était construite sur la côte de la Méditerranée et était une ville très-riche. Sa richesse et sa grandeur sont décrites d'une manié-

re frappante dans le chapitre 27 d'Ezéchiel. Lorsque Nébucadnetsar assiégea la ville de Tyr, son armée souffrit les plus grandes privations possibles; mais, lorsqu'à la fin la ville fut prise, l'armée ne trouva rien dans ses murs en récompense de ses travaux. Voyez Ezéch. 29: 18–20. Lorsque les Tyriens virent que leur ville était sur le point d'être prise, ils transportèrent toutes leurs richesses à bord de leurs vaisseaux et firent voile pour Carthage. C'était l'an 572 av. J.-C. Mais une nouvelle ville de Tyr fut construite sur un îlot qui avait trois ou quatre milles de circonférence et qui est à environ un demi-mille de la côte sur laquelle était située l'ancienne Tyr. Elle était défendue par de hautes murailles et était immensément forte. C'est là qu'ils avaient amoncelé de l'argent comme de la poussière et de l'or fin comme de la boue des rues. Zach. 9:3. Ce fut cette Tyr qu'assiégea Alexandre-le-Grand, l'an 332 av. J.-C. Pour atteindre la ville, Alexandre dut faire combler l'espace entre la côte et l'île sur laquelle la ville était située. Pour cela, Alexandre prit toutes les pierres et les décombres de l'ancienne Tyr, et beaucoup d'autres matériaux. Ceci était d'accord avec la prophétie d'Ezéchiel 26 qui décrit particulièrement ce que ferait Nebucadnetsar. Après un siége de sept mois, la ville fut prise par Alexandre et entièrement détruite par le feu (Zach. 9: 4), et les habitants furent massacrés de la manière la plus cruelle; deux mille même furent crucifiés.

Le prophète parle ensuite des villes du pays des Philistins Asçkélon, Gaza, Hékron et Asçdod. Toutes ces villes avaient des gouverneurs perses qui étaient obligés de faire quelque résistance à Alexandre. Lorsque Tyr fut prise et détruite, ils surent que leur tour devait venir ensuite. Vers. 5, 6. Ils espéraient que Tyr parviendrait à repousser les attaques d'Alexandre, mais leur espérance fut déçue. Ces villes étaient directement sur la route qu'Alexandre devait suivre pour se rendre en Egypte. Chacune d'elles fut prise et saccagée. Gaza, qui avait un gouverneur persan nommé Bétis, fit une résistance héroïque. Alexandre fut blessé pendant le siége, et pour se venger, il fit passer des cordes à travers les talons de Bétis et l'ayant fait attacher à un chariot, il le fit traîner autour de la ville jusqu'à ce qu'il fût mort.

Les paroles du verset 6 décrivent bien Alexandre, le conquérant d'Asçdod. Quoiqu'il soit communément appelé le fils de Philippe roi de Macédoine, pourtant Olympia sa mère, qui était séparée de son mari, dit qu'Alexandre était fils de Jupiter qui était entré chez elle sous la forme d'un dragon. Chacun a la liberté de croire ce conte d'Olympia, s'il le peut. Le verset 7 prédit le grand changement qui aurait lieu chez les Philistins, après leur défaite par Alexandre. Ils renoncèrent aux abominations de l'idolâtrie et s'incorporèrent à la nation juive, comme adorateurs du vrai Dieu. Ils devaient être estimés de Dieu comme honorables parmi ses adorateurs, et devaient être unis à Israël aussi complétement que ne l'étaient les Jébusiens, ce dont nous avons un exemple remarquable dans le récit d'Arauna. 2 Sam. 24: 16–24.

Et maintenant nous arrivons à la prédiction la plus remarquable dans ces séries de prophéties. Quoique Alexandre dût passer et repasser à travers la Palestine, et quoiqu'il dût détruire toutes les villes des Philistins, pourtant la ville de Jérusalem devait échapper et demeurer parfaitement intacte. Dieu dit au verset 8 qu'il camperait autour de sa maison et la protégerait contre tout danger. Lorsque Alexandre assiégea la ville de Tyr, il envoya chercher des vivres auprès des Juifs. Les Juifs refusèrent de les fournir à son armée, parce qu'ils étaient sujets de Darius, roi des Perses. Mais lorsque Tyr eut été prise, Alexandre partit pour Jérusalem, avec l'intention de la détruire. Les Juifs n'avaient, outre Dieu, aucun moyen de défense. L'historien Josèphe raconte que, d'un commun accord, ils s'humilièrent devant Dieu et recherchèrent sa face. Puis le souverain sacrificateur, avec tout le peuple, sortit au-devant d'Alexandre qui s'avançait à la tête de ses troupes pour détruire la ville. Lorsque Alexandre le vit, vêtu de ses habits sacerdotaux, il s'approcha de lui avec le plus profond respect. Chacun en était étonné; mais Alexandre raconta qu'avant de quitter la Macédoine, il avait vu en songe cet homme même, qui l'avait invité à envahir l'Asie et lui avait promis un succès complet. «C'est par son encouragement, dit Alexandre, que je suis ici, et je suis prêt à servir et à adorer le Dieu dont il est ministre.»

LA DOCTRINE DE LA SECONDE VENUE DE CHRIST

FUT CONNUE DURANT LA PÉRIODE S'ÉTENDANT DE DAVID A JEAN-BAPTISTE.

Nous avons montré que la doctrine de l'apparition de Christ dans les nuées du ciel pour juger le monde était connue des antédiluviens, des patriarches et durant toute la période s'étendant de ces derniers au règne de David. Nous voulons maintenant suivre cette doctrine du temps de David au premier avénement de Christ.

Ainsi le psaume 45: 4–7 parle de la seconde venue de Christ, comme on peut le voir en comparant ce passage avec Apoc. 19: 11–16. «O prince puissant! ceins sur ta cuisse ton épée, ta majesté et ta magnificence; et prospère dans ta magnificence. Sois monté sur la parole de vérité, de débonnaireté et de justice; et ta droite t'apprendra des choses merveilleuses. Tes flèches sont aiguës; les peuples tomberont sous toi; elles entreront dans le cœur des ennemis du roi. Ton trône, ô Dieu! est à toujours et à perpétuité; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité.» Cette prophétie se rapporte à Christ (comparez les versets 6 et 7 avec Héb. 1: 8, 9) et elle ne se rapporte pas à sa première venue, mais à sa seconde venue.

Il doit être question du second avénement dans le Ps. 68: 2, 3, 4. «Que Dieu se lève, et ses ennemis seront dispersés, et ceux qui le haïssent s'enfuiront de devant lui. Tu les chasseras comme la fumée est chassée par le vent; et comme la cire se fond au feu, ainsi périront les méchants devant Dieu. Mais les justes se réjouiront et s'égaieront devant Dieu et tressailleront de joie.» Comparez ces versets avec 2 Thes. 1: 6–10.

Dans les versets 21–23, ce psaume parle de la résurrection: «Le Dieu fort est notre Dieu fort pour nous délivrer, et la délivrance de la mort vient de l'Eternel notre Seigneur. . . . Le Seigneur a dit: Je les ferai revenir de Basçan, et je les ramènerai du profond de la mer.» Comparez ceci avec Apoc. 20: 13.

Le psalmiste comprenait très-bien que la résurrection des justes aurait lieu à la venue de Christ: «Tu nous as fait éprouver bien des détresses et des malheurs; mais tu nous redonneras la vie, tu nous feras remonter des abîmes de la terre.» Ps. 71: 20. (Segond) Comparez ceci avec le Ps. 17: 15.

Le second avénement de Christ et le grand jour du Jugement sont prédits au Ps. 76: 9, 10, quoique le passé soit employé pour le futur, comme cela arrive souvent dans les prophéties. «Tu as fait entendre du ciel le jugement; la terre a été effrayée et s'est tenue en repos. Quand tu te levas, ô Dieu! pour exécuter tes jugements, pour délivrer tous les débonnaires de la terre.» Salomon crut en ce grand jour du Jugement car il dit: «Car Dieu fera venir en jugement tout ce qu'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal.» Eccl. 12: 16.

Le second avénement de Christ pour juger le monde est ainsi prédit: «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie; que la mer et ce qu'elle contient retentisse; que les champs soient dans les transports et tout ce qui est en eux; que tous les arbres de la forêt chantent de joie, au devant de l'Eternel, parce qu'il vient pour juger la terre; il jugera le monde en justice, et les peuples selon sa fidélité. Ps. 96: 11–13; 98: 7–9.

Le second avénement est aussi prédit dans le Ps. 97: 3–5: «Le feu marche devant lui, et embrase de tous côtés ses ennemis. Ses éclairs brillent par tout le monde, et la terre tremble en le voyant. Les montagnes se fondent comme de la cire, à cause de la présence de l'Eternel, à cause de la présence du Seigneur de toute la terre.»

Esaïe prédit le second avénement de Christ, lorsqu'il dit: «Et les hommes entreront dans les cavernes des rochers, et dans les trous de la terre, à cause de la frayeur qu'ils auront de l'Eternel, et à cause de la gloire de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper la terre. En ce jour-là, l'homme jettera aux taupes et aux chauves-souris les idoles faites de son argent, et les idoles faites de son or, qu'on lui aura faites pour se prosterner devant elles. Et ils entreront dans les fentes des rochers et dans les cavernes des rochers, à cause de la frayeur qu'ils auront de l'Eternel, et à cause de la gloire de sa majesté, quand il se lèvera pour frapper la terre.» Esa. 2: 19–21. Comparez ceci avec Apoc. 6: 12–17.

Esaïe prédit ainsi la seconde venue de Christ et la résurrection des justes: «Et il engloutira la mort pour jamais; et le Seigneur l'Eternel essuiera les larmes de dessus tous les visages, et il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre; car l'Eternel a parlé. Et en ce jour-là on dira: Voici notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera; c'est ici l'Eternel, nous l'avons attendu; nous nous égaierons et nous nous réjouirons de son salut.» Esa. 25: 8, 9.

«Mais ceux que tu avais fait mourir vivront; mon corps mort se relèvera. Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous, habitants de la poussière; car ta rosée est comme la rosée qui tombe sur les herbes, et la terre jettera dehors les trépassés. Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme ta porte sur toi; cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée. Car, voici, l'Eternel va sortir de son lieu, pour visiter l'iniquité que les habitants de la terre ont commise contre lui; alors la terre découvrira le sang qu'elle aura reçu, et elle ne cachera plus ceux qu'on a mis à mort.» Esa. 26: 19–21.

Et il dit de nouveau: «Car voici l'Eternel viendra avec le feu, et ses chariots seront comme une tempête, pour tourner sa colère en fureur, et sa menace en flamme de feu. Car l'Eternel exercera son jugement contre toute chair par le feu et avec son épée, et le nombre de ceux qui seront tués par l'Eternel sera grand.» Esa. 66: 15, 16.

Jérémie prédit la bataille du grand jour de Dieu qu'il rattache au second avénement de Christ. «L'Eternel rugira d'en haut; et

il fera entendre sa voix de la demeure de sa sainteté; il rugira d'une façon épouvantable contre son habitation; il redoublera vers tous les habitants de la terre un cri d'encouragement, comme quand on foule la vendange. . . . Le son éclatant en est venu jusqu'au bout de la terre, car l'Eternel plaide avec les nations, et il entrera en jugement contre toute chair. Il livrera les méchants à l'épée; l'Eternel l'a dit. . . . Et en ce jour-là ceux que l'Eternel aura tués seront étendus depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre bout; ils ne seront point pleurés, et ils ne seront point recueillis ni ensevelis; mais ils seront comme du fumier sur le dessus de la terre.» Jér. 25 : 30, 31, 33. Comparez ce texte avec Apoc. 19 : 11–21.

La résurrection des justes aura lieu au son de la dernière trompette (1 Cor. 15 : 51–54), lorsque le Seigneur descendra du ciel. Mat. 24 : 29–31 ; 1 Thess. 4 : 15–17. Cette résurrection est ainsi décrite par Ezéchiel: «Mon peuple, voici, je vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres et vous ferai rentrer dans la terre d'Israël. Et vous, mon peuple, vous saurez que je suis l'Eternel, quand j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai tirés hors de vos sépulcres.» Ezéch. 37 : 12, 13.

Les événements du Jugement sont ainsi décrits par le prophète Daniel: «Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'Ancien des Jours s'assit; son vêtement était blanc comme de la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine la plus fine; son trône était comme des flammes de feu, et ses roues comme un feu ardent. Un fleuve de feu se répandait et sortait de devant lui, mille milliers le servaient et dix mille millions assistaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent ouverts. . . . . Je regardais dans ces visions de la nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait dans les nuées des cieux, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et il lui donna la Seigneurie, et l'honneur, et le règne; et tous les peuples et les nations de toutes langues le serviront; sa domination est une domination éternelle, qui ne passera point, et son règne ne sera point détruit.» Dan. 7 : 9, 10, 13, 14. Voyez aussi ce que Daniel dit de la résurrection. Dan. 12 : 1, 2.

Osée parle de la résurrection des justes, qui aura lieu à la seconde venue de Christ. «Je les aurais délivré de la puissance du sépulcre, et je les aurais garantis de la mort. O mort! j'aurais été ta peste. O sépulcre! j'aurais été ta destruction. Le repentir est caché de mes yeux.» Osée 13 : 14.

Joël prédit les événements du dernier jour: «Le soleil et la lune ont été obscurcis, et les étoiles ont retiré leur lumière. Et l'Eternel rugira de Sion, et fera ouir sa voix de Jérusalem; les cieux et la terre seront ébranlés; et l'Eternel sera la retraite de son peuple, et la force des enfants d'Israël.» Joël 3 : 15, 16.

Le prophète Michée prédit le second avénement en ces mots: «Car voici, l'Eternel va sortir de son lieu, il descendra et marchera sur les lieux élevés de la terre. Et les montagnes se fondront sous lui, et les vallées se fondront comme la cire se fond devant le feu, et comme les eaux qui coulent dans une déscente.» Mich. 1 : 3, 4.

Et Nahum décrit ainsi le dernier jour: «Il tance la mer, et la fait tarir, et il dessèche tous les fleuves. Basçan et Carmel languissent, la fleur du Liban est flétrie. Les montagnes tremblent à cause de lui, et les côteaux s'écoulent; la terre monte en feu à cause de sa présence, et le monde et tous ceux qui y habitent. Nahum 1 : 4, 5. (Martin.)

Le prophète Sophonie dit: «La grande journée de l'Eternel approche, elle approche et elle se hâte fort; le cri de la journée de l'Eternel est amer: c'est là que les hommes forts crieront. . . . . Vous, tous les gens de bien du pays, qui faites ce qu'il ordonne, cherchez l'Eternel, recherchez la justice, recherchez la débonnaireté; peut-être serez-vous cachés au jour de la colère de l'Eternel.» Soph. 1 : 14 ; 2 : 3.

Zacharie décrivant les événements du grand jour de Dieu, dit: «L'Eternel mon Dieu viendra et tous les saints seront avec toi.» Zach. 14 : 5. Et Malachie dit de ce jour: «Car voici, un jour vient, embrasé comme une fournaise; et tous les orgueilleux, et tous ceux qui commettent la méchanceté, seront comme du chaume; et ce jour-là qui vient les embrasera, a dit l'Eternel des armées, et ne leur laissera ni racine ni rameau. Mais sur vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de la justice, et la santé sera dans ses rayons; et vous sortirez, et vous croîtrez comme de jeunes taureaux engraissés.» Mal. 4 : 1, 2.

Nous n'avons point d'autre témoignage à consulter, jusqu'à ce que Jean-Baptiste paraisse comme précurseur de Christ. Il est certain que Jean comprenait les prophéties concernant la venue de Christ dans les nuées du ciel au dernier jour, car il annonça la «colère à venir» et, presque dans les mêmes termes que Malachie, déclara que la balle sera brûlée au «feu qui ne s'éteint point.» Mat. 3 : 7, 12. Nous avons ainsi suivi la doctrine de l'avénement du Seigneur dans les nuées du ciel et le Jugement du grand jour à travers la période entière de plus de quatre mille ans, comprise entre la création et le premier avénement de Christ.

Dans notre prochain numéro, nous suivrons, Dieu voulant, cette doctrine à travers le Nouveau Testament.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11 : 38–39.

UNE PROPHÉTIE LITTÉRALE.

VERSET 38. «Toutefois il honorera dans son lieu le dieu des forces; il honorera avec l'or et l'argent, les pierreries, et les choses les plus désirables, le dieu que ses pères n'avaient point connu.»

Nous trouvons, entre les versets 37 et 38, une apparente contradiction. Comment une nation peut-elle mépriser quelque dieu que ce soit et pourtant honorer le dieu des forces? Elle ne pouvait faire en un seul et même temps ces deux choses. Mais elle a pu pendant un temps mépriser tous les dieux et introduire ensuite un autre culte et honorer le dieu des forces. Un tel changement arriva-t-il en France en ce temps-là?—Oui. L'essai de faire de la France une nation sans dieu produisit une telle anarchie que les membres du gouvernement craignirent que le pouvoir n'échappât de leurs mains, et ils virent par conséquent que c'était une nécessité politique d'établir une espèce de culte; mais ils n'eurent point l'intention d'introduire quelque chose qui eût augmenté la dévotion et eût développé un caractère religieux parmi le peuple, mais simplement quelque chose qui maintiendrait leur pouvoir et leur permettrait de diriger les forces nationales. Quelques extraits tirés de l'histoire, nous le montreront. Les objets de leur adoration furent d'abord la Liberté et la Patrie. «Liberté, Egalité, Vertu et Moralité,» l'opposé de tout ce qu'ils révéraient ou pratiquaient dans leur vie, furent les mots qu'ils mirent en avant pour représenter le dieu de la nation.

En 1794, on introduisit le culte de la déesse Raison et c'est ainsi que cet événement est décrit par un historien:—

«Une des cérémonies de cette époque de folie se présente sans pareille par son absurdité et son impiété combinées. Les portes de la Convention avaient été ouvertes toutes grandes à une bande de musiciens précédant les membres du corps municipal qui entraient en procession solennelle, chantant un hymne en l'honneur de la Liberté et escortant comme objet de leur culte futur, une femme voilée qu'ils nommaient la déesse de la Raison. Ayant été amenée devant la barre, elle fut dévoilée en grande cérémonie et placée à la droite du président. Le public la reconnut alors comme une des danseuses de l'Opéra, dont les charmes étaient connus de tous ceux qui l'avaient vue sur la scène, tandis qu'un certain nombre d'autres la connaissaient plus intimément par les rapports qu'ils avaient eus avec elle. C'est à cette personne, comme la propre représentation de cette Raison qu'ils adoraient, que la Convention nationale de France rendit un hommage public. Cette impie et ridicule mascarade eut un certain retentissement et l'installation de la déesse Raison fut renouvelée et imitée à travers la nation dans les endroits où les habitants désiraient se montrer à la hauteur de la Révolution.»—*Vie de Napoléon par Scott.*

En introduisant, en 1794, le culte de la Raison, Chaumette prononça les paroles suivantes:—

«Le fanatisme législatif a perdu son appui; il a fait place à la Raison. Nous avons abandonné ses temples; ils sont régénérés. En ce jour une immense multitude est réunie sous ses voûtes gothiques qui, pour la première fois, retentiront des accents de la vérité. La France y célèbrera son vrai culte—celui de la Liberté et de la Raison. Là nous formerons de nouveaux vœux pour la prospérité des armées de la République; là nous abandonnerons le culte des idoles inanimées pour celui de la raison, cette image vivante, chef-d'œuvre de la création.»

Une femme voilée revêtue d'étoffe bleue fut amenée dans la salle de la Convention; et Chaumette la prenant par la main:—

«Mortels, dit-il, cessez de trembler devant les foudres impuissantes d'un Dieu créé par vos craintes, dès à présent ne reconnaissez D'AUTRE DIEU QUE LA RAISON. Je vous offre sa plus noble et plus pure image. S'il vous faut des idoles, ne sacrifiez à aucune autre qu'à celle-ci. Tombez, Voile de la Raison, devant l'auguste Sénat de la Liberté.»

En ce moment parut la déesse personnifiée par une célèbre beauté, Mme Millard de l'opéra, connue sous plus d'un rapport de la plupart des membres de la Convention. La déesse, après avoir reçu un baiser du président, fut placée sur un magnifique chariot et conduite au milieu d'un immense concours de peuple à la cathédrale de Notre Dame, pour *prendre la place de la divinité.* Ensuite elle fut élevée sur un autel et reçut l'adoration de tous ceux qui étaient présents.»

«Le onze novembre, la société populaire du Musée entrait à l'hôtel municipal en criant: «Vive la Raison!» et portant au haut d'une perche les restes de plusieurs livres à moitié brûlés, entre autres les bréviaires et l'Ancien et le Nouveau Testament qui expièrent dans un grand feu, dit le président, toutes les folies qu'ils ont fait commettre à la race humaine.»

«Les relations de la vie les plus sacrées furent établies sur un nouveau pied, adapté

aux idées extravagantes de l'époque. Le mariage fut déclaré contrat civil, n'obligeant que selon le bon plaisir des parties contractantes. Mademoiselle Arnoult, célèbre comédienne exprima le sentiment public lorsqu'elle appela le mariage «le sacrement de l'adultère.»—*Même Auteur.*

Vraiment c'était un étrange dieu *que les pères de cette génération n'avaient point connu.* Jamais auparavant on n'avait élevé une telle divinité comme objet d'adoration. Elle peut bien être appelée le *dieu des forces*; car l'objet de ce mouvement était d'appeler le peuple à renouveler son alliance et à renouveler ses vœux pour la prospérité des armées françaises. Relisez quelques lignes de l'extrait que nous venons de citer:—

«Nous avons abandonné ses temples; ils sont régénérés. En ce jour une immense multitude est réunie sous ses voûtes gothiques qui, pour la première fois, retentiront des accents de la vérité. Là, la France célèbrera son vrai culte, celui de la Liberté et de la Raison. Là, *nous formerons de nouveaux vœux pour la prospérité des armées de la République.*»

VERSET 39. «Et il fera des forteresses à Maosim, ce dieu étranger; et à ceux qui le reconnaîtront, et il leur multipliera la gloire, et les fera dominer sur plusieurs, et leur partagera le pays à prix d'argent.»

La religion païenne qui avait été introduite en France comme nous en avons un exemple dans le culte de l'idole établie dans la personne de la déesse de la Raison, organisé par un rite païen ordonné par la convention nationale pour l'usage du peuple français, fut en vigueur jusqu'à l'avénement de Napoléon comme consul de France en 1799. Les partisans de cette étrange religion occupaient les places fortifiées, les forteresses de la nation, comme l'exprime ce verset.

Mais ce qui sert à démontrer que cette prophétie s'applique à la France peut-être aussi clairement qu'aucune autre particularité, ce sont les dernières paroles de ce verset, savoir qu'il leur «partagera le pays à prix d'argent.» Avant la Révolution, la propriété foncière de la France était entre les mains de quelques gentilshommes qui possédaient d'immenses domaines. Ces propriétés devaient, en vertu de la loi, ne jamais être divisées, de sorte que ni héritiers ni créanciers ne pouvaient jamais les partager. Mais la révolution ne connait point de loi; et dans l'anarchie qui régnait alors, comme il en est parlé dans le onzième chapitre d'Apocalypse, les titres de noblesse furent abolis, et le pays divisé en petites parcelles, au profit du trésor public. Le gouvernement avait besoin d'argent, et ses immenses propriétés foncières furent confisquées et vendues aux enchères en parcelles, suivant la convenance des acheteurs. C'est ainsi qu'un historien parle de cette transaction unique en son genre:—

«La confiscation des deux tiers des propriétés foncières du royaume, ensuite des décrets de la Convention contre les émigrants, le clergé et les personnes condamnées par les tribunaux révolutionnaires . . . mit plus de 17,500,000,000 de francs à la disposition du gouvernement.»—*Alison, Vol. IV, page 151.*

Quand, et dans quel pays, arriva-t-il jamais un pareil événement accomplissant une prophétie plus complétement que celui-ci? Comme la nation revenait à elle-même, on demanda une religion plus rationnelle, et le rite païen fut aboli. Voici comment un historien parle de cet événement:

«Une troisième mesure encore plus hardie fut l'abolition du rite païen et la réouverture des églises au culte chrétien, et ceci fut complétement attribué à Napoléon qui eut à lutter contre les préjugés philosophiques de presque tous ses collègues. Dans ses débats avec eux, il n'essaya jamais de se faire passer pour avoir foi au christianisme, mais il insistait seulement sur la nécessité de procurer au peuple le culte régulier, si jamais on voulait arriver à un état de tranquilité. Les prêtres qui avaient fait acte de fidélité au gouvernement furent rétablis dans leurs fonctions, et cette sage mesure fut suivie de l'adhésion d'au moins 20,000 de ces ministres de la religion qui avaient jusqu'alors langui dans les prisons de la France.»—*Vie de Napoléon, par Lockhart. Vol. I, page 154.*

Ainsi prirent fin le règne de la terreur et l'impie Révolution. Hors de ses ruines surgit Bonaparte pour faire servir l'agitation à sa propre élévation, se placer lui-même à la tête du gouvernement français et répandre la terreur parmi les peuples. U. S.

LA FORME DE LA TERRE

—NE—

DÉTRUIT PAS LES JOURS DE LA SEMAINE.

DANS notre dernier numéro, nous avons montré que Dieu fit l'homme pour demeurer sur toute la surface de la terre et qu'il fit le Sabbat afin que l'homme pût commémorer la création des cieux et de la terre, et afin qu'il n'oubliât jamais Dieu son Créateur. En réponse à l'objection que le Sabbat ne peut être observé sur une terre qui est ronde et qui tourne, nous avons montré que si la terre n'était pas sphérique et n'avait pas un mouvement de rotation, les jours de la semaine ne pourraient point exister. Ainsi donc, si la terre était plate et qu'elle n'eût point de mouvement de rotation, elle présenterait toujours le même côté au soleil, tandis que l'autre côté serait constamment couvert de ténèbres. Le temps ne serait point divisé en jours et en nuits, et il n'y aurait par conséquent ni jours ni semaines. Le globe serait inhabitable, car les hommes ne pourraient vivre sur le côté qui aurait un jour sans nuit, ni même sur l'autre côté, où la nuit ne ferait jamais place au jour. Il n'y aurait point de septième jour que les hommes pussent célébrer en l'honneur de leur Créateur et il n'y aurait point d'hommes sur le globe pour penser à Dieu.

Il était donc nécessaire que la terre fût faite sous la forme d'un globe et qu'elle tournât sur son axe. Ainsi, lorsque la terre a fait un tour de rotation, nous avons eu le jour et la nuit, ou la période d'un jour, soit vingt-quatre heures; car le soleil a en apparence fait le tour de notre globe. Ainsi, le mouvement de notre globe nous mesure le temps, et sans ce mouvement, il ne pourrait y avoir de division du temps en jours. C'est donc la sagesse de Dieu qui a fait cet arrangement pour la mesure du temps, et sans cet arrangement, il n'y aurait point de succession du jour et de lanuit et par conséquent point de jours de la semaine.

Lorsque le Créateur, suivant sa sagesse infinie, eut ainsi donné existence aux jours de la semaine, il fit choix de ce jour où il s'était reposé de toute son œuvre pour être le mémorial par lequel l'homme pût garder le souvenir de l'Etre qui l'a créé. Il a donné à ce jour la plus grande sanction possible; premièrement par son propre exemple, secondement par sa bénédiction, et troisièmement en lui donnant une place dans la loi morale. Gen. 2:3; Ex. 20:8-11. Mais ceux qui n'aiment point le quatrième commandement disent que nous avons des moyens si imparfaits de diviser le temps en jours de vingt-quatre heures, que Dieu ne peut jamais avoir eu l'intention de nous faire observer spécialement le septième jour. Ils accusent l'œuvre du Créateur d'imperfection dans l'arrangement qu'il fit pour la mesure des jours de la semaine et disent ensuite que la loi de Dieu doit avoir une imperfection y relative, de sorte que lorsqu'elle nous commande de sanctifier le septième jour, cela doit être interprété comme signifiant la septième partie de notre temps, que nous avons la liberté de choisir, selon notre bon plaisir.

En réponse à ce sophisme, nous pouvons avancer le fait bien connu que des hommes de science dans toutes les parties du monde, notent des événements qui ont eu lieu tel ou tel jour de la semaine, sans éprouver jamais la moindre difficulté d'être compris de ceux qui vivent bien loin d'eux. Ceci est non-seulement vrai chez les savants, mais ce l'est aussi chez les gens du commun peuple de n'importe où. Ils n'ont pas la moindre difficulté de reconnaître les jours de la semaine et leur calcul s'accorde sur toute l'étendue de la terre.

Mais le fait le plus frappant c'est que ceux qui font cette objection à la possibilité de reconnaître le vrai septième jour sont fermement persuadés que le premier jour de la semaine est le divin mémorial de la résurrection de Christ, et ni à l'équateur, ni dans les régions polaires, ni dans l'hémisphère oriental, ni dans l'hémisphère occidental, il ne trouve de lieu où il ne soit pas parfaitement possible de garder ce jour.

Mais ils disent qu'ils n'ont aucune difficulté parce que leur conscience est contente d'observer un jour sur sept, comme s'il était le premier jour de la semaine. Or nous savons que cela est faux; car où que ce soit que les hommes prétendent garder le premier jour, dans quelque partie du monde qu'ils soient, ils ont toujours soin de garder ce que les hommes appellent le premier jour, et aucun autre; et il n'y eut jamais, et il n'y aura jamais, où que ce soit, la moindre dispute pour savoir quel est ce jour. De la même manière, ceux qui veulent obéir au quatrième commandement n'ont jamais été embarrassés jusqu'à présent pour dire quel jour est le septième.

Il est un fait qui interdit absolument aux observateurs du premier jour de la semaine de s'abriter sous la théorie d'«un jour sur sept, mais point de jour défini.» C'est une perversion impie de dire que le septième jour signifie un jour quelconque sur sept et que l'homme peut garder à volonté, soit le premier, soit le troisième, soit le cinquième jour. Mais le terme septième jour sonne un peu, à certaines oreilles, comme septième partie du temps; c'est ainsi que ces gens sont trompés, et surtout lorsqu'ils désirent l'être. Cependant, ce qui anéantit absolument la théorie que le premier jour de la semaine peut être observé en gardant un jour sur sept, le voici: Le premier jour de la semaine est un terme si défini qu'aucun art humain ne peut lui faire signifier le second jour de la semaine, le troisième jour, le quatrième jour, le cinquième jour, le sixième jour, où le dernier. Le tenter serait si absurde que personne ne veut le faire. Ceux qui préfèrent observer le premier jour de la semaine assument donc l'obligation d'observer un jour qui est absolument défini; et ce n'est pas un acte de bonne foi de leur part de donner comme raison pour laquelle ils n'observent pas le septième jour, que Dieu a donné à notre monde une forme telle, que ceux qui y vivent ne peuvent garder un jour défini.

Mais pourquoi les hommes ne pourraient-

ils pas garder un jour défini? Toute la difficulté exprimée en un mot est celle-ci : c'est que le Sabbat ne commence pas au même moment sur toute la surface du globe. Ou, pour énoncer la chose d'une manière plus précise: le Sabbat et tous les jours commencent d'abord à l'Orient et puis font leur course régulière et définie autour du monde avec celle du soleil. Outre ceci, dû à la forme sphérique de la terre et au fait que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à son orbite, le moment du lever et du coucher du soleil varie, à mesure que nous nous éloignons de l'équateur, soit du côté du nord, soit du côté du sud. Ainsi, si nous avançons du côté du nord aussi loin qu'un être humain puisse aller, nous trouverons qu'il y a des gens qui vivent si loin dans le cercle polaire que, dans un moment de l'année, le soleil ne se voit point pendant plusieurs semaines, et que dans la période opposée, en été, le soleil ne se couche point pendant le même laps de temps.

Ces choses montrent-elles que les jours sont indéfinis, incapables d'être employés par nous de la manière que Dieu a commandé dans sa loi? En aucune manière; car premièrement, le cours du jour autour du monde ne présente aucune difficulté, si ce n'est à ceux qui désirent en trouver. Chaque jour commence d'abord dans l'océan Pacifique, à l'est du Vieux Monde et à l'ouest du Nouveau, et de ce point de départ, il fait le tour du globe. Ainsi, un jour fait après l'autre sa course autour du monde, et chaque jour a une existence aussi déterminée que le soleil qu'il suit dans sa marche. Nous gardons le jour lorsqu'il nous arrive, et c'est précisément ce que Dieu commande. Car lorsque Dieu fit le soleil pour dominer sur le jour (Gen. 1 : 16), il le fit luire d'un côté de la terre à la fois et rendit donc nécessaire que le jour commençât à l'est et de là fit le tour de la terre avec le soleil Ceux qui sont mécontents de cet arrangement en sont mécontents parce que Dieu n'a pas donné au soleil le pouvoir d'éclairer le monde de tous les côtés au même moment.

Remarquons maintenant la différence existant entre le jour à l'équateur et celui des régions polaires. Ceci est causé par le fait que la terre, en faisant sa révolution autour du soleil, ne se tient point, pour ainsi dire, perpendiculaire au soleil, mais est inclinée d'environ 23 degrés. Si elle n'était pas ainsi inclinée, les jours seraient exactement égaux aux nuits sur toute la terre, et pendant toute l'année. C'est-à-dire que nous aurions toujours et partout 12 heures de jour et 12 heures de nuit, mais nous n'aurions point de changement de saisons. Dieu nous donne les bienfaisantes successions des saisons, du temps des semailles et de celui de la moisson en faisant que la terre soit inclinée tanmaine? Les rend-il indéfinis de sorte que cela répande la confusion parmi les hommes ? Si vous partiez de l'équateur et que vous allassiez soit vers le pôle nord soit vers le pôle sud, ne vous trouveriez-vous pas, après une certaine époque, dans la confusion quant au jour de la semaine? En aucune manière. Il n'y aura qu'un seul changement: le jour de la semaine continuera d'être de 24 heures, mais le jour éclairé sera plus long et la nuit plus courte, ou les ténèbres seront plus longues et le jour éclairé plus court, suivant la saison de l'année. La proportion entre la lumière et les ténèbres continueront de changer, mais dans une année, la somme totale des heures de lumière sera exactement égale à la somme totale des heures de ténèbres.

Les jours commenceront de plus en plus tôt ou de plus en plus tard, suivant la saison et suivant que vous avancerez vers le pôle. Mais vous trouverez à chaque pas que vous avancerez que les jours de la semaine sont définis et de 24 heures et vous pourrez garder, à votre choix, le jour que Dieu a commandé, ou celui que la tradition a établi.

Lorsque vous passerez le cercle polaire, vous arriverez dans une région où le soleil demeure au-dessus de l'horizon plus de 24 heures en été et où il demeure en dessous de l'horizon le même espace de temps en hiver. Sous la limite la plus septentrionale où l'homme puisse habiter, le soleil est visible pendant plusieurs semaines, et pendant la saison opposée, il est invisible pendant le même laps de temps. Et si les hommes pouvaient atteindre le pôle même, ce qui paraît impossible, ils pourraient voir le soleil pendant six mois, après quoi il serait hors de vue le même espace de temps. Or ceux qui vivent dans les régions polaires et les explorateurs qui les visitent n'ont pas la moindre difficulté à marquer la révolution de la terre et à reconnaître la succession des jours de la semaine, à la lumière du jour, par la position du soleil et, pendant la nuit, au cercle que décrivent les étoiles autour du pôle.

On dit que les jours de Genèse 1 ne peuvent être des jours de 24 heures, parce que les trois premiers jours n'étaient point mesurés par le soleil. Mais lorsque Dieu plaça la lumière dans le soleil, il donna à ce luminaire le pouvoir de dominer sur le jour, ce qui montre que les jours sur lesquels le soleil commença à régner étaient des jours tels que ceux qui existaient alors, composés d'un soir et d'un matin.

Dieu voulant, nous continuerons ce sujet dans notre prochain numéro.

CONSÉQUENCE DU CRIME DE DAVID.

L'ARTICLE suivant est tiré des «Coïncidences de Blunt» ou harmonies des Ecritures, démontrées par des événements fortuits. C'est une complète démonstration de l'accomplissement de la prophétie que Nathan fit à David, enseignant que toutes ses peines furent le résultat de son péché, et cela fournit ainsi une réponse aux fausses subtilités des incrédules à ce sujet:—

Les incrédules ont toujours présenté avec succès le fait que l'homme selon le cœur de Dieu fût tombé si bas, même jusqu'à devenir adultère et assassin; et cette conséquence même du péché de David fut prévue et prédite par Nathan le prophète, en sera l'effet jusqu'à la fin des temps.

La transgression de David, commise il y a presque trois mille ans, a jeté, en quelque sorte, une défaveur sur la cause de Dieu, depuis David jusqu'à présent. Combien est grand le mal que répand la chute d'un homme juste; combien deviennent grandes les ténèbres, lorsque la lumière qui est parmi nous devient ténèbres! Mais David fut-il un homme selon le cœur de Dieu en cette occasion? Ce serait un blasphème de le supposer. Que le péché de David accomplissait quelque juste jugement de Dieu contre Urie et sa maison, je n'en doute point, car Dieu fait souvent de ses ennemis ses instruments et, sans qu'il en sanctifie les moyens, en fait ressortir le bien. Mais c'était un péché grand et grave, une offense à ce Dieu auquel le sang d'Urie criait vengeance de dessus la terre. Et ceci, le Tout-Puissant le proclama plus haut peut-être en laissant vivre David que si, dans son premier mouvement de déplaisir, il l'eût frappé de mort. Car à l'époque où le roi d'Israël succomba à cette triste tentation, il était à l'apogée de sa gloire et de sa force. Jamais le royaume d'Israël n'avait été si florissant; c'était la première des nations. David avait complétement subjugué les Philistins, cette nation puissante qui, pendant sa jeunesse, avait forcé les Israélites de se rendre dans leurs quartiers, même pour aiguiser leurs hoyaux, tant était sévère l'exercice de leur autorité. Il avait frappé les Moabites, de l'autre côté du Jourdain, autrefois les oppresseurs d'Israël, les rendant tributaires. Il avait soumis les Edomites, race qui prenait plaisir à la guerre, et avait établi des cantonnements militaires sur tout leur territoire.

Il s'était emparé du royaume de Syrie, jusqu'alors indépendant, et avait placé une garnison dans Damas, leur capitale. Il avait étendu ses frontières à l'orient jusqu'à l'Euphrate (2 Sam. 8), quoique jamais au-delà peut-être (voyez Esdras 4 : 20), et il était sur le point de soumettre les Ammonites dont ses généraux assiégeaient la capitale Rabba; et ainsi tout le pays de la Promesse, à l'exception du petit Etat de Tyr, que les Israélites n'ont paraît-il jamais conquis, était alors en sa possession. La prospérité l'avait peut-être aveuglé et avait endurci son cœur. Les trésors qu'il avait amassés et le bien-être pour lequel il avait combattu et qu'il avait acquis, l'avaient rendu voluptueux; car il arriva alors que ce fils de Jessé de Bethléhem—qui avait été pris d'entre les brebis à cause de son excellent caractère, et qui avait jusqu'alors prospéré dans tout ce qu'il avait entrepris—il arriva que cet homme fut tenté et qu'il tomba. Et remarquez maintenant la fin de ses jours: Dieu lui pardonna finalement, car il se repentit comme l'attestent de la manière la plus touchante les psaumes pénitentiaux, avec amertume et angoisse d'âme; mais dès ce moment-là, Dieu tarit pour toujours toutes les sources de ses bénédictions terrestres. Avec ce péché commencèrent les chagrins de sa vie, et la *malédiction* que le prophète prononça contre lui pesa lourdement sur son cœur jusqu'à la fin; malédiction—et je prie que l'on considère ceci—qui se rapportait particulièrement à la nature de son crime, comme si toutes ses misères et infortunes futures devaient rappeler cette offense; comme s'il avait été épargné par la main vengeresse pour être un spectacle de juste souffrance pourquoi ses propres femmes devaient lui être enlevées et données à un autre. Les circonstances du reste de sa vie avaient donc été fixées par sa propre action coupable (qu'on ne pense ou qu'on ne dise pas que Dieu regardait la chose comme légère) et comme il était devenu un homme de sang, il devait boire jusqu'au fond la coupe de sang; et étant devenu un homme de luxure, il devait être châtié à jamais par cette même funeste passion chez les autres. Or la manière dont ces terribles menaces s'accomplirent est très-remarquable; car cela arriva comme *conséquence naturelle* de ce

péché même: dispensation que je n'ai point vue développer comme elle mérite de l'être, quoique les faits de l'histoire fournissent des matériaux assez frappants pour cela. Et voici les faits coïncidents, dont les remarques que j'ai faites jusqu'à présent ne sont qu'un prologue nécessaire.

C'est par la *révolte d'Absçalom* que les menaces du Tout-Puissant, Juge de toute la terre devaient s'accomplir avec une effrayante exactitude.

Absçalom put attirer à lui les cœurs de tout le peuple comme celui d'un seul homme. Et qu'est-ce qui l'arma de cette force morale? Qu'est-ce qui lui donna les moyens d'ébranler son père dans l'affection d'un peuple loyal? Le roi qu'ils avaient aimé avec une telle ardeur—qui avait rendu si glorieux le nom d'Israël comme jamais il ne l'avait été auparavant—dont la louange avait été chantée par les femmes et les filles d'Israël comme un héros à nul autre pareil? Comment put-il attirer le cœur du peuple à lui et l'éloigner d'un tel homme avec si peu d'efforts et avec de si faibles raisons en apparence? Je crois que ce péché même de David fut le premier moteur par lequel son trône fut ébranlé; car j'observe que le principal instrument dans la conspiration fut *Ahithophel*. Car aussitôt qu'Absçalom fut résolu à entreprendre son acte audacieux, il rechercha l'assistance d'Ahithophel. Il paraît, pour une raison ou pour une autre qui n'est pas mentionnée, qu'Absçalom compta aussitôt sur lui, comme sur un homme prêt à le seconder en toutes choses, et il ne s'était pas trompé. «Absçalom envoya aussi appeler, lorsqu'il offrait ses sacrifices, Ahithophel, Guilonite, conseiller de David, de sa ville de Guilo; et il se forma une puissante conjuration», (et il est ajouté de plus comme si Ahithophel était une armée à lui seul) «parce que le peuple qui allait avec Absçalom croissait de plus en plus.» 2 Sam. 15: 12. Sur quoi David s'alarma et en fit le sujet d'ardentes prières à Dieu, demandant que «Dieu rendît inutile le conseil d'Ahitophel.»

Et y a-t-il quelque chose d'étonnant en cela, lorsqu'il nous est dit dans un autre verset que le «conseil qu'Ahitophel donnait en ce temps-là était autant estimé que si quelqu'un eût demandé le conseil de Dieu. C'est ainsi qu'on considérait tous les conseils qu'Ahithophel donnait, tant à David qu'à Absçalom.» 2 Sam. 16: 23. Il était donc le nerf du parti d'Absçalom. Le fils de David profita de l'influence qu'il avait sur le peuple pour perdre le parti de David dans les esprits, et pour inspirer de la confiance à son propre parti, car tous les hommes regardaient Ahithophel comme un prophète. Mais indépendamment du poids de sa réputation publique, il est probable que certains torts particuliers (dont j'ai maintenant à parler), le disposa à accepter les propositions de révolte d'Absçalom avec ardeur et augmenta son influence aux yeux du peuple, comme étant un homme offensé qu'il était bon de venger de son adversaire. Car dans le vingt-troisième chapitre du second livre de Samuel, je trouve parmi la liste des chefs de la garde de David, au nombre de trente-sept, le nom d'«*Eliham* fils d'*Ahithophel, Guilonite.*» Verset 34. L'épithète de Guilonite indique suffisamment qu'il est ici question d'Ahitophel le conspirateur. Nous voyons donc qu'un des trente-sept officiers qui entouraient la personne de David était fils du futur conspirateur contre le trône. Mais dans la même liste, je rencontre aussi le nom d'*Urie le Hétien*. Verset 39. Eliham donc et Urie doivent avoir été très-liés, étant tous deux du même rang et étant chacun un des trente-sept officiers de la garde de David. Or, par le onzième chapitre du second livre de Samuel, j'apprends qu'Urie le Hétien avait pour femme Bath-Sébah fille d'*Eliham*. Verset 3. Je considère donc cette probabilité comme certitude que c'était le même Eliham dont il est parlé au chapitre vingt-trois, et que Urie (comme il est naturel, considérant les rapports qu'ils avaient nécessairement entre eux) avait marié la fille de son collègue, et conséquemment la *petite-fille d'Ahithophel*. Je comprends que j'ai maintenant la clef de la conduite de ce chef conspirateur: le sage et prudent ami de David, converti d'une manière ou d'une autre en ennemi mortel—car je vois maintenant que lorsque David fit mourir Urie, il fit mourir le petit-fils par alliance d'Ahitophel, et que lorsqu'il séduisit Bath-Sébah, il séduisit sa petite-fille. La vengeance put donc bien entrer dans le cœur d'Ahithophel! Absçalom pouvait bien savoir qu'il n'attendait que l'occasion de l'exhaler et de faire tomber sa haine sur la tête de David qui l'avait offensé! Il put bien s'approcher de lui en toute confiance et lui communiquer sa trahison comme à homme qui accueillerait cette nouvelle avec plaisir et qui serait son zélé partisan! Le peuple à cet appel, toujours prêt à suivre les sentiments généreux, put bien prendre parti pour l'offensé et se sentir libéré de son serment de fidélité envers un trône qui était souillé d'adultère et de sang, abandonner le parti de David et se joindre aux rebelles! Et les termes dans lesquels Scimhi insultait le roi, le suivant à Bahurim, *lui jetant des pierres*, exprimait probablement la juste punition de son adultère, «sors, sors, homme de sang et méchant homme.» 2 Sam. 16: 7. Et encore la douceur avec laquelle David s'inclina devant ses reproches, l'acceptant comme un châtiment de Dieu qu'il avait mérité. «Qu'il me maudisse; car l'Eternel *lui a dit*: Maudis David.» Verset 10. Tout cela sont des incidents qui certifient le même fait devant l'opinion populaire, élevée contre David, et qui témoignent de la cause de ce soulèvement. Le cœur de David put bien être découragé lorsqu'il apprit que son ancien conseiller s'était joint à ses ennemis, ne sachant que trop bien quelle raison il lui avait donnée de tourner ses armes contre lui avec cettte soif inextinguible de vengeance qui est si douce, quoique complétement inexcusable, à tous les hommes aussi profondément offensés, et par dessus tout, aux enfants d'Orient.

Et dans la première parole d'exhortation qu'Ahithophel suggéra à Absçalom, je pense découvrir l'esprit blessé saisissant le premier moment d'infliger une punition à son ennemi d'une manière qui serait non-seulement amère, mais juste—œil pour œil; et lorsqu'Absçalom dit: «Consultez ensemble pour voir ce que nous avons à faire» et qu'Ahithophel répondit: «Va vers les concubines de ton père, qu'il a laissées pour garder la maison» (2 Sam. 16: 21), il ne fut pas seulement poussé par le désir que le fils rebelle se rendît complétement odieux à son père par un impardonnable outrage à la majesté d'un monarque d'Orient, mais par le désir de faire goûter à David l'amertume de cette coupe qu'il avait fait boire aux autres et recevoir la mesure même dont il avait mesuré les autres. Et il arriva ainsi qu'Absçalom suivit son conseil, et on dressa pour lui un pavillon sur la plate-forme de la maison à la vue de tout Israël (2 Sam. 16: 22), sur ce même toit, semble-t-il, où David s'était promené un soir, lorsqu'il conçut ce grand péché qui devait avoir une si grande portée sur sa vie (2 Sam. 11: 2); il arriva ainsi que les choses se passèrent dans des circonstances telles qu'elles eurent l'aspect frappant de représailles judiciaires, de sorte que ce qu'il avait fait secrètement (l'enlèvement de la femme d'un autre homme) «Dieu le fit à son égard» et bien plus, comme il dit qu'il le ferait, «aux yeux de tout Israël et à la vue du soleil.» 2 Sam. 12: 12.

C'est ainsi qu'ayant une fois découvert par la comparaison de plusieurs passages qu'une parenté existait entre Ahithophel et Urie, fait sur lequel l'historien sacré s'apesentit si peu qu'il nous fournit à peine les moyens de le constater, nous voyons dans les circonstances de la conspiration le *contre-coup naturel* du péché de David; et dans sa punition si tristement rémunératrice qu'elle doit avoir frappé sa conscience comme un jugement, lors même qu'il n'y aurait point eu d'avertissement concernant cela, l'accomplissement à la lettre par les moyens les plus faciles et les moins forcés, de tout ce que Nathan avait prononcé.

LE SACRIFICE DE MARIE.

PAR MME. E. G. WHITE.

PREMIER ARTICLE.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint dans la maison de Lazare à Béthanie. Il était en route pour se rendre de Jérico à Jérusalem, afin d'assister à la fête de Pâque, et il s'était retiré chez Lazare pour y manger et se reposer. Une foule de gens se rendaient à la ville et répandirent la nouvelle que Jésus était en chemin pour se rendre à la fête, et qu'il passerait le Sabbat à Béthanie. Cette nouvelle fut reçue avec un grand enthousiasme par le peuple, car partout s'était répandu le bruit des œuvres miraculeuses de Jésus, dont la dernière et la plus étonnante était la résurrection de Lazare. Beaucoup de gens accouraient à Béthanie, quelques-uns par curiosité de voir un homme qui avait été ressuscité des morts, et d'autres parce qu'ils se sentaient attirés vers Jésus et qu'il leur tardait de voir sa face et d'entendre ses paroles bénies. En s'en retournant, ils faisaient des rapports qui augmentaient l'excitation de la multitude. Tous désiraient ardemment voir et entendre Jésus, dont la renommée comme prophète s'était répandue dans tout le pays. On se demandait généralement qui était cet étonnant prophète, d'où il était venu, si Lazare qu'il avait ressuscité des morts l'accompagnerait à Jérusalem, et s'il était probable que le grand prophète serait couronné roi à la fête. L'attention du peuple fut toute entière portée sur Jésus et ses miracles. Les sacrificateurs et les gouverneurs virent qu'ils perdaient leur influence sur l'esprit du peuple, et leur rage contre Jésus en fut augmentée; ils eurent de la peine d'attendre même son arrivée pour trouver l'occasion qu'ils cherchaient de satisfaire leur vengeance et éloigner pour toujours Jésus de leur chemin. Comme le temps passait, ils s'agitaient et s'inquiétaient, craignant qu'après tout Jésus ne vînt point à Jérusalem. Ils craignaient qu'il ne connût les desseins qu'ils avaient formés contre lui et ne demeurât par conséquent éloigné. Ils se souvinrent qu'il avait deviné maintes fois leurs pensées, dévoilé leurs intentions cachées et déjoué leurs desseins meurtriers. Ils avaient de la peine à cacher leur anxiété et se demandaient entre eux: «Que vous en semble? Ne viendra-t-il pas à la fête?» Jean 11: 56.

On réunit à la hâte le conseil des sacrificateurs et des Pharisiens pour décider ce qu'il fallait faire à l'égard de Jésus, à cause

de l'excitation et de l'enthousiasme du peuple à son sujet. Ils reconnurent qu'il était dangereux de se saisir de lui ouvertement, sous aucun prétexte, parce que depuis la résurrection de Lazare, les sympathies du peuple étaient en faveur de Jésus. Ils résolurent ainsi de se servir de ruse et de le prendre secrètement, évitant tout bruit et tout conflit; de se servir d'un semblant de jugement aussi secrètement que possible et de se confier à l'humeur inconstante de l'opinion publique pour la gagner en leur faveur, lorsqu'on saurait que Jésus était condamné à mort.

Mais il se présenta une autre considération: s'ils faisaient mourir Jésus et que Lazare demeurât comme témoin de sa puissance miraculeuse à ressusciter des morts, le fait même qu'il existait un homme qui avait été quatre jours dans la tombe et dont le corps avait commencé à se décomposer, qui pourtant avait été rappelé à la vie et à la santé par une parole de Jésus, aurait amené une réaction et attiré le mal sur eux-mêmes pour avoir sacrifié la vie de celui qui pouvait accomplir un tel miracle au profit de l'humanité. Ils décidèrent donc que Lazare devrait aussi mourir. Ils sentaient que si le peuple perdait confiance en ses gouverneurs, le pouvoir national serait détruit.

C'est à de telles extrémités que l'envie et les préjugés peuvent amener leurs esclaves. En rejetant Christ, les Pharisiens se plongeaient dans les ténèbres et la superstition, jusqu'à ce que, leur haine et leur incrédulité augmentant continuellement, ils fussent prêts à tremper leurs mains dans le sang, pour accomplir leurs mauvais desseins, et fissent mourir Celui même dont le pouvoir infini avait sauvé un homme de la tombe. Ils se placèrent dans une position où aucun pouvoir humain ni divin ne pouvait les sauver; ils péchèrent contre le St.-Esprit, et Dieu n'a point pourvu au salut de ceux qui sont dans un cas pareil. Leur rébellion contre Jésus était préméditée et résolue; il était pour eux une pierre d'achoppement; ils ne voulaient point que Jésus régnât sur eux. Pendant que tout ceci se complotait à Jérusalem, Jésus se reposait tranquillement de ses travaux dans la maison de Lazare. Simon de Béthanie, que Jésus avait guéri de la lèpre, désirant témoigner sa reconnaissance à son maître et l'honorer d'une manière spéciale fit un festin et l'invita avec ses amis.

Le Sauveur se mit à table ayant d'un côté Simon, qu'il avait guéri d'une si affreuse maladie, et de l'autre Lazare qu'il avait ressuscité des morts. Marthe servait à table tandis que Marie écoutait avec attention chacune des paroles qui sortaient de la bouche de Jésus. Elle remarqua qu'il était triste; elle savait qu'après avoir ressuscité son frère, il avait été obligé de se cacher afin d'échapper à la persécution des principaux des Juifs. En regardant son frère plein de force et de santé, elle se sentit remplie de reconnaissance pour Jésus qui l'avait ainsi sauvé de la tombe. Jésus dans sa miséricorde avait pardonné les péchés de Marie qui avaient été graves et nombreux. Et son cœur était rempli d'amour pour son Sauveur. Elle avait souvent entendu parler de sa mort prochaine; elle était affligée qu'il dût aller au-devant d'un sort si cruel. Au prix d'un sacrifice personnel, elle avait acheté un vase d'albâtre rempli de parfum de grand prix, afin d'en oindre le corps de Jésus lorsqu'il serait mort. Mais elle en entendit plusieurs exprimer l'opinion qu'il serait élevé à l'autorité royale lorsqu'il se rendrait à Jérusalem; elle n'était que trop disposée à croire qu'il en serait ainsi. Elle se réjouissait de ce que son Sauveur ne serait plus méprisé et rejeté, et obligé de fuir pour sauver sa vie. Dans son amour et sa gratitude, elle désirait être la première à lui faire honneur, et cherchant à échapper à l'observation, elle oignit sa tête et ses pieds de l'huile précieuse et essuya ses pieds de ses cheveux longs et flottants.

Les autres n'avaient pas observé ses mouvements, mais bientôt la senteur du nard remplit toute la maison de son parfum et tous s'aperçurent de ce qu'elle avait fait. Quelques-uns des disciples manifestèrent leur déplaisir de cet acte, et Judas exprima hardiment sa désapprobation d'une telle prodigalité en pure perte. Simon qui avait invité Jésus était un Pharisien; il fut influencé par les paroles de Judas et son cœur fut rempli de doute. Il pensa aussi que Marie ne devait avoir aucune communication avec Jésus à cause de sa vie passée. Judas, le premier instigateur de cette mauvaise disposition parmi ceux qui étaient assis à table, était étranger aux dévouement profond et à la vénération qui portèrent Marie à faire cet acte de charité. Il avait été choisi pour tenir la bourse commune des disciples et s'était approprié avec mauvaise foi l'argent qui devait être employé au service de Dieu.

Il avait laissé entrer l'esprit d'avarice dans son cœur jusqu'à ce qu'il fût complétement damné. Cet acte de Marie formait un contraste si frappant avec son égoïsme qu'il eut honte de son avarice et chercha d'attribuer son objection à un motif plus élevé. Se tournant vers les disciples, il demanda: «Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers d'argent pour les donner aux pauvres?» Jean 12:5. Il cherchait ainsi à couvrir son avarice, sous un amour apparent des pauvres, quand, en réalité, il ne se souciait point d'eux.

Il eût désiré obtenir le prix de ce parfum précieux pour l'employer à ses propres desseins égoïstes. Par cette prétendue sympathie pour les pauvres, il trompa ses condisciples, et par ses insinuations perfides il leur fit envisager l'acte de Marie avec défiance. On chuchota bientôt d'acte de prodigalité autour de la table: «A quoi sert cette perte? car on pouvait vendre bien cher ce parfum et en donner l'argent aux pauvres.» Mat. 26:8, 9. Marie fut confuse en voyant les yeux des disciples se tourner sévèrement et d'un air de reproche vers elle. Il lui semblait que son acte de dévotion devait avoir quelque chose de mauvais, et elle tremblait de crainte que Jésus ne la condamnât aussi.

Mais le Sauveur avait observé tout ce qui se passait et il connaissait les intentions du cœur de tous ceux qui étaient présents. Il lisait le but de Marie dans son coûteux sacrifice. Quoiqu'elle eût été une grande pécheresse, sa repentance était sincère, et Jésus, tout en réprimant sa conduite passée avait eu pitié de sa faiblesse et lui avait pardonné. Le cœur de Marie était rempli de gratitude pour la compassion de Jésus. Sept fois elle l'avait entendu reprendre fortement les démons qui gouvernaient alors son cœur et son esprit, et elle avait entendu les ardentes prières qu'il adressait à son Père en sa faveur. Elle savait combien toute chose souillée offensait le cœur pur de Christ; elle vainquit son péché par la puissance de son Sauveur. Elle était transformée et participait à la nature divine.

Marie avait offert son don dans l'hommage reconnaissant de son cœur. Jésus expliqua son intention et justifia ce qu'elle avait fait: Laissez-la faire; dit-il, pourquoi faites-vous de la peine à cette femme, car elle a fait une bonne action à mon égard. Il justifia ce qu'elle avait fait devant tous ceux qui étaient présents comme exprimant sa reconnaissance envers lui pour l'avoir relevée à une vie de pureté et lui avoir enseigné à croire en lui. Il dit: «Elle a embaumé par avance mon corps pour ma sépulture.» L'huile odoriférante qu'elle gardait d'une manière sacrée pour oindre le corps de son Seigneur, elle l'avait répandue sur sa tête dans l'espérance qu'il allait être élevé au trône à Jérusalem. Jésus aurait pu montrer à ses disciples que Judas était la cause de ce que Marie avait été jugée si sévèrement. Il eût pu leur révéler l'hypocrisie de son caractère; il eût pu faire connaître son manque de charité pour les pauvres, et son détournement de l'argent approprié à leur besoin. Il eût pu soulever l'indignation contre lui en dévoilant son oppression de la veuve, de l'orphelin et du mercenaire, mais il se retint de dévoiler le vrai caractère de Judas. Il ne lui fit aucun reproche et évita ainsi de lui donner une excuse dans l'acte perfide qu'il devait bientôt commettre. Mais il réprimanda les disciples en disant: «Vous aurez toujours des pauvres avec vous; et toutes les fois que vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien; mais vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qui était en son pouvoir; elle a embaumé par avance mon corps pour la sépulture. Je vous dis en vérité que dans tous les endroits du monde où cet Evangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle.» Marc 14:7–9. Jésus, regardant à l'avenir, parlait avec certitude de son Evangile qui devait être prêché dans tout le monde; des royaumes s'élèveraient et disparaîtraient, les noms des monarques et des conquérants tomberaient dans l'oubli, mais le souvenir de ce que cette femme avait fait serait immortalisé dans les pages de l'histoire sacrée.

Tempérance

ET je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

DANGEREUX EFFETS DU TABAC SUR LA SANTÉ.

L'ARTICLE ci-dessous est extrait de l'ouvrage de M. le prof. GALOPIN: *La Goutte d'Huile des rouages de la Machine humaine.*

TOUCHONS quelques points forts délicats dans l'histoire des *empoisonnements volontaires* que tant d'hommes honnêtes et intelligents pratiquent de gaîté de cœur tous les jours de leur vie.

Je veux parler de l'usage de ce compagnon dangereux qui, s'enveloppant du plus atrophiant nuage pour frapper à coup sûr aux portes de l'Intellect, *a tué plus d'hommes que le canon.*

Non, Messieurs, la société actuelle n'a pas de plus terrible ennemi que le *Tabac*, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Nous allons pouvoir nous rendre compte des effets malfaisants occasionnés par la nicotine, sur tous les organes de la digestion, par l'intermédiaire du *cerveau.*

Ils se trompent ces gens du monde qui pensent que le tabac agit toujours directement sur les organes de la digestion.

Ce n'est que consécutivement que l'estomac est impressionné. L'on peut considérer tout le système nerveux sous l'influence d'un malaise général, quand l'estomac souffre des excès de la cigarette, du cigare et de la pipe.

Je ne parle pas de la prise.

J'ai prouvé comment elle amenait, comment elle produisait sur l'économie en général et sur la mémoire, la vue et l'ouïe en

particulier, des ravages aussi profonds et aussi irrémédiables que la fumée du tabac en produit elle-même sur ces organes précieux.

Voyons ce qui se produit sur l'appareil salivaire chez les personnes nerveuses qui fument.

Je ne parlerai pas des accidents plus ou moins sérieux qui se manifestent chez les jeunes gens qui fument pour la première fois. Nous pouvons nous rappeler encore les heures qui suivirent de près la dernière *bouffée* de fumée de notre première pipe de tabac.

J'ai été témoin d'un accident terrible qui m'a pour toujours corrigé de l'abus du cigare. Un de nos camarades d'études, jeune homme de 17 ans, n'avait jamais fumé, quand après une petite fête on lui passe un cigare appelé Londrés. Il le prend, l'allume et le tient à sa bouche environ une demi-heure.

Le malheureux cigare fut rallumé souvent pendant ces trente minutes, car notre ami, manquant d'*expérience*, l'avait laissé s'éteindre plusieurs fois.

Tout d'un coup, nous vîmes le pauvre garçon pâlir, laisser tomber le cigare et appuyer sa tête sur sa poitrine.

Qu'as-tu, Auguste, lui cria-t-on? Regarde nous, relève la tête.

Le pauvre jeune homme n'entendait plus rien, ne voyait plus rien... était *empoisonné*.

Vite, nous le mîmes au lit, essayâmes, mais en vain, pendant deux heures de le réchauffer; ce ne fut qu'à la troisième heure que la chaleur reparut dans les extrémités des pieds et des mains, et notre ami ne put se relever qu'après 24 heures de souffrances affreuses, précédées de trois heures de mort apparente.

Dans des circonstances à peu près semblables, les accidents ont été assez violents pour amener la mort ou des infirmités consécutives à ces mêmes accidents.

Je n'ai pour mon compte personnel rien de bon à dire en faveur du tabac.

Un désir de *faire l'homme* avant l'âge, me suscita l'envie de *priser*... J'ai satisfait mon envie, mais je n'oublierai jamais les souffrances que j'ai endurées, la frayeur et la peine que j'ai causées à mes parents.

Ces quelques mots suffisent pour vous convaincre que la fumée du tabac, et le tabac en général, constituent un des poisons les plus violents et les plus dangereux.

Si nous voulons constater l'énergie de ce poison, il suffit de mettre quelques gouttelettes d'extrait de tabac, de *nicotine* sur la langue d'un chien. Aussitôt après l'application de ce liquide sur le muscle lingual, l'animal est pris de vertiges, tombe et meurt. Il est foudroyé.

On me nommera peut-être Mithridate.

On me dira qu'on s'habitue aux poisons, que les organes ne sont nullement incommodés de la fumée du tabac ou de la prise, quand ils ont vécu plusieurs années en compagnie de la pipe ou de la tabatière.

Erreur! l'organisme ne s'habitue pas à l'usage fréquent d'un poison, il le *tolère*, mais c'est toujours à nos dépens. Un jour ou l'autre il se vengera de lui avoir imposé un hôte incommode et malsain, en nous rendant victime de ses caprices et de ses fantaisies nés du désordre et de la perturbation que nous lui avons despotiquement imposés.

Quand une personne nerveuse fume un cigare ou deux avant dîner, un jour de fête surtout, il arrive presque toujours que cette personne, sans avoir pour cela pris trop de vin, fait une indigestion.

L'influence de la fumée du tabac sur les glandes salivaires a pour résultat, ou de faire secréter anormalement ces glandes, ou d'en arrêter la sécrétion pour plusieurs heures.

De là, ou une grande quantité de salive secrétée et rejetée avant de se mettre à table, salive qui contient la diastase salivaire indispensable à la décomposition de l'amidon en sucre,—ou arrêt complet de sécrétion.

Dans un cas comme dans l'autre, l'amidon n'est pas attaqué, sa transformation n'a pas lieu et la digestion est difficile et lente, quand il n'y a pas une indigestion.

Là ne se bornent pas les effets malfaisants du tabac à fumer.

Il est peut-être nécessaire que je dise que je n'excuse pas plus le cigare et la cigarette que la pipe. La cigarette est peut-être un peu plus malfaisante, parce que l'on respire en la fumant une plus grande quantité de fumée.

Quand un homme a respiré la fumée de sa pipe et de sa cigarette pendant plusieurs années, le cerveau de cet homme est narcotisé, paralysé.

Le système nerveux de la vie organique, le grand sympathique surtout, est sensibilisé d'une façon anormale.

L'absorption du poison se fait lentement. La paralysie du cerveau se manifeste graduellement par la perte d'une partie ou de la totalité de la mémoire; par la perte totale ou partielle de l'ouïe et de la vue.

Je sais bien qu'on va m'objecter ceci: Tel homme fume depuis 40 ans et il n'a aucune infirmité. Je le sais, mais cet homme a échappé au danger. D'autres peuvent également n'éprouver aucuns symptômes alarmants; mais là n'est pas la règle générale, où ne se trouve que les exceptions. Que d'hommes, à côté de ceux-là, qui sont maladifs, nerveux, agacés, maussades, hypocondriaques, d'un caractère insupportable pour ceux qui vivent en leur société, d'un emportement quelquefois dangereux sous le coup d'une douleur morale qui les assiége continuellement, sans qu'ils s'expliquent pourquoi ce souci et cet ennui quand tout semble leur sourire et devoir les rendre heureux.

Combien d'hommes, enfin, qu'on croit heureux et qui sont malheureux, parce qu'ils sont affectés de cette terrible disposition d'esprit qu'on appelle vulgairement «*la maladie noire.*»

Combien comptons-nous de ces pauvres *maniaques* qui fuient jusqu'à la société de leurs femmes et de leurs enfants, qui croient fermement que tout le monde leur en veut, les délaisse, les néglige; que d'hommes enfin dont la vie n'est qu'un enfer perpétuel et qui tirent tous ces maux d'un usage immodéré du cigare ou de la cigarette. . . .

Le jour où le fumeur ne peut plus digérer, ce jour-là, qu'il regarde sa pipe et qu'il l'interroge pour savoir si, véritablement, ce *petit objet de luxe*, assez malpropre et d'assez mauvaise odeur, lui a procuré, dans le cours de sa vie, une dose de plaisir égale à la somme de douleur qu'il accumulait en même temps, jour par jour, sur sa tête.

C'est encore là, Messieurs, le cas de dire et de répéter: Préservons-nous du danger!

LE SOCIALISME.

Nous avons reçu d'un comité de Socialistes une circulaire ordre du jour, exposant leurs principes et leur but. Nous ne pouvons que reconnaître que les gouvernements humains sont défectueux et que quelques-uns d'entre eux sont tyranniques. Nous ne pouvons nier non plus que les riches n'oppressent souvent les pauvres, quoiqu'il y ait certainement bien de nobles exemples d'hommes riches qui se distinguent comme bienfaiteurs des pauvres. Mais quel est le vrai remède aux maux sous lesquels le monde gémit? Si nous abolissons tout gouvernement et que nous laissions à chacun la liberté de faire ce qu'il lui plaît, nous verrons qu'il ne nous restera plus aucun droit si ce n'est celui que nous pourrons maintenir par la force. La tyrannie d'une populace est bien plus terrible que celle d'aucun tyran qui soit jamais monté sur le trône. La Commune de Paris fut pire qu'aucun gouvernement royal qui ait jamais régné sur la France.

Il en est ainsi quant aux lois relatives à la propriété. Elles soutiennent souvent l'injustice et sont souvent employées pour opprimer les pauvres. Mais le mal ne serait point réparé, si de telles lois étaient complétement abolies, et si on partageait également entre les hommes tous les biens existants. Chacun sait ce qui s'ensuivrait. La plus grande partie des hommes ne feraient rien jusqu'à ce qu'ils aient dépensé tout ce qui leur serait échu en partage. Alors ils réclameraient un second partage des biens et s'ils l'obtenaient ils feraient comme dans le premier cas. Et les choses se passeraient ainsi jusqu'à ce que personne n'ait plus rien. L'état actuel des choses, même dans la contrée la plus mal gouvernée, vaut mieux que d'en arriver à un tel résultat.

Mais en réalité, les pires ennemis du pauvre ne sont ni les gouvernements, ni les hommes riches. Ses ennemis réels sont les vices auquel il est attaché. Il boit des liqueurs enivrantes; il fait usage du tabac; il dissipe son temps à boire dans les cafés et autres lieux de dissipation. Bien souvent même il joue. Il apprend à dissiper et non à ménager. Il ne cultive point la crainte de Dieu, mais les mauvaises passions de son propre cœur. C'est ici qu'est le besoin réel d'une réformation. Que la tempérance, la sobriété, l'activité, la fidélité au travail et la crainte de Dieu caractérisent la vie de ceux qui sont maintenant dans la gêne, et dans un temps très-court, dans un pays si bien gouverné que notre libre Suisse, la misère et le dénuement seront presque inconnus.

—Un Correspondant nous demande la signification du Ps. 104 : 30. Nous comprenons que ces paroles se rapportent à la création des nouveaux cieux et de la nouvelle terre (Apoc. 21 : 1), après que les cieux et la terre d'à présent auront été détruits par le feu au jour du Jugement. 2 Pierre 3 : 5–13. Lisez avec cela Ps. 104 : 29–35.

☞ La notice sur le *Congrès Sanitaire* de Brighton, Angleterre, paraîtra dans notre prochain numéro.

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants :—

Accomplissement des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

Ce Journal sera envoyé **gratuitement** pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.

☞ S'Adresser :—

Bureau des Signes des Temps,

BÂLE, (Suisse).

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), MAI 1883.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE

Vie de Saint-Dominique 161
Bouleversements de l'Océan 162
Tromperie des Richesses 162
Le Retour d'Israël en Terre-Sainte—Caractère des Héritiers d'Abraham, etc 164
Signes du dernier Jour 165
Portez les Fardeaux les Uns des Autres . . 166
La Paix universelle ! 167
Conséquence du Crime de David 172
Le Sacrifice de Marie 173

A la Jeunesse.

Histoire de Jules-César—Introduction—Les grandes Nations européennes de l'Antiquité - Alexandre - Annibal - César - L'Ancien Empire romain - Guerres étrangères - Marius et Sylla etc . . 165

Correspondance.

Europe Septentrionale 167

Articles des Rédacteurs.

Nos Œuvres dans le Jugement 168
Zacharie le Prophète—Explication du Chap. IX : 1 - 8.—Prophétie sur Alexandre le Grand . . 168
La Doctrine de la Seconde Venue de Christ fut connue durant la Période s'étendant de David à Jean-Baptiste 169
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Explication du Chapitre XI : 38, 39—Prophétie littérale 170
La Forme de la Terre ne détruit pas les Jours de la Semaine 171
Témoignage de Tertullien concernant le Premier Jour de la Semaine 176
Le Socialisme 175

Tempérance.

Dangereux Effets du Tabac sur la Santé . . 174

Notes.

Congrés Sanitaire—A un Correspondant etc. 175, 176

Nécrologie.

Mme. Dorine Yersin 176

TÉMOIGNAGE DE TERTULLIEN

—CONCERNANT—

LE PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.

NOUS avons fait de soigneuses recherches dans les écrits attribués à Barnabas, Pline, Ignace, Justin Martyr, Denys, Melito, Bardesanes, Irénée et Théophile, pour trouver leur témoignage exact concernant le changement du Sabbat du septième jour au premier jour de la semaine, et pour apprendre ce qu'ils disent concernant l'autorité divine ou apostolique en faveur de l'observance du premier jour de la semaine. Nous l'avons fait afin d'apprendre si ces puissants témoignages qui leur sont si souvent attribués en faveur de la sainteté du premier jour se trouvent réellement dans leurs écrits. Car ces anciens écrits sont cités avec une grande apparence de confiance pour prouver que les apôtres enseignèrent aux premiers chrétiens d'observer le premier jour de la semaine.

Nous avons trouvé que c'est par fraude qu'on fait rendre à Barnabas, à Pline, à Ignace, à Irénée et à Théophile, un témoignage à la sainteté du premier jour de la semaine. Nous avons trouvé que les témoignages de Denys, Melito et Bardesanes se réduisent à rien. Nous avons trouvé que Justin Martyr qui écrivait à Rome l'an 140 ap. J. C., est le premier écrivain ecclésiastique qui même mentionne le premier jour de la semaine, qu'il ne prétend à aucune autorité divine ou apostolique pour ce jour, et qu'il ne l'appelle pas même le jour du Seigneur, mais le jour du soleil, nom sous lequel il était connu de tous les Romains, comme jour de fête hebdomadaire païenne.

Maintenant nous arrivons à Tertullien qui vivait à Carthage, en Afrique, et écrivait vers l'an 200 ap. J.-C. Le Dr. Kitto, dans son Encyclopédie de Littérature Biblique, dit que c'est dans Tertullien que se trouve le premier exemple authentique dans lequel le premier jour de la semaine est appelé Jour du Seigneur. Nos propres recherches confirment cette déclaration. Voici les paroles de Tertullien: «Nous, pourtant, (ainsi que nous l'avons reçu), ne devrions pas nous agenouiller au jour seigneurial de la résurrection [*solo die dominico resurrexionis*] et éviter toute posture et tout acte de sollicitation, renvoyant même de vaquer à nos affaires, de peur de donner lieu au diable. De même aussi dans la période de la Pentecôte, période que nous distinguons par le même triomphe solennel.» *Tertullien sur la Prière, chap. 23.*

La chose que Tertullien recommande comme de première importance pour les chrétiens, c'est qu'ils ne s'agenouillent point pour prier au jour de la résurrection de Christ. C'était en réalité une chose qui n'avait aucune importance.

Il était spécialement mécontent de ce que quelques chrétiens, qui désiraient honorer le Sabbat, s'abstinssent de s'agenouiller en ce jour, afin d'honorer le Sabbat comme d'autres honoraient le premier jour. Tertullien fait allusion au fait que le premier jour de la semaine était une ancienne fête des païens en l'honneur du soleil. Les païens prétendaient réellement que les chrétiens qui observaient la fête du soleil étaient adorateurs de ce luminaire. L'introduction de cette fête dans l'église, dans un âge d'apostasie, alors que les hommes en général observaient ce jour n'était point une chose difficile à effectuer, mais la prévenir, voilà qui eût été réellement difficile. Tertullien parle ainsi des païens qui disaient que les chrétiens adoraient le soleil:

«D'autres, avec plus de vraisemblence, et de raison, croient que le soleil est notre Dieu. Il faudrait alors nous ranger parmi les Perses, quoique nous n'adorions point l'image du soleil sur nos boucliers. . . . Si nous donnons à la joie le jour du soleil, c'est pour une raison tout autre que pour le culte du soleil.»—*Apologétique de Tertullien. Section XVI.*

Voici de quelle manière Tertullien dit ce qu'était la fête du jour du soleil et la raison de sa célébration Lisez ses paroles avec attention: «Aussi souvent que cet anniversaire vient, *nous faisons des offrandes pour les morts* comme présents de jour de naissance. Nous estimons qu'il est illégal de jeûner ou de s'agenouiller pendant le culte au jour du Seigneur. Nous jouissons aussi du même privilége de Pâque à Pentecôte. Nous voyons avec peine que du vin ou du pain tombe par terre, lors même que c'est du nôtre. A chaque pas et à chaque mouvement que nous faisons, à chaque entrée et sortie, lorsque nous mettons nos vêtements et nos souliers, lorsque nous nous baignons, lorsque nous nous mettons à table, lorsque nous allumons les lampes, lorsque nous nous couchons, lorsque nous nous asseyons, dans toutes les actions ordinaires de notre vie, *nous traçons le signe [de la croix] sur notre front.*

«Si, pour ces règles et d'autres semblables, vous exigez qu'on vous donne un commandement positif des Ecritures, *vous n'en trouverez point.* On vous dira que la tradition a donné naissance à ces règles, que la coutume les a renforcées et que la foi les observe. Que la raison soutient la tradition, la coutume et la foi, vous l'apercevrez vous-même ou vous l'apprendrez de quelqu'un qui s'en est aperçu.» *De Corona, Sections 3 et 4.*

Tertullien qui, l'an 200 ap. J.-C., nous donne le premier exemple authentique dans lequel le premier jour est appelé le jour du Seigneur, dit clairement qu'il n'avait aucune autorité des Ecritures en faveur de ce jour. Les choses qu'il regarde comme illégales au jour qu'il appelle parfois jour du Seigneur et d'autres fois jour du soleil sont *le jeûne et la génuflexion.* Mais il n'ajoute pas à ces choses le travail ordinaire comme s'il eût été défendu. Et observez maintenant quel progrès l'apostasie et la superstition avaient également fait dans d'autres choses: Des *offrandes pour les morts* étaient faites régulièrement, et le *signe de la croix* était répété aussi souvent que Dieu voulait que les hommes se souvinssent de ses commandements. Voyez Deut. 6 : 6–9.

Maintenant, si vous désirez connaître l'autorité sur laquelle Tertullien s'appuie pour la célébration du premier jour de la semaine, les offrandes pour les morts et le signe de la croix, il vous dit franchement ce que c'était. Il ne tirait aucune autorité des Ecritures. La coutume et la tradition était tout ce qu'il pouvait offrir. Les théologiens de nos jours assurent pouvoir trouver dans les Ecritures assez d'autorité en faveur du prétendu jour du Seigneur. Tertullien n'en connaissait point. Il adoptait la célébration du premier jour de la semaine, les offrandes pour les morts et le signe de la croix sur l'autorité de la coutume et de la tradition. Si vous adoptez la première de ces trois choses sur une telle autorité, pourquoi n'adoptez-vous pas également, comme un catholique fervent, les deux dernières, sur la même autorité?

Dans notre prochain numéro, nous suivrons Dieu voulant, le progrès de l'apostasie dans l'Eglise durant ces 200 ans, et nous indiquerons le premier acte d'agression papale.

NÉCROLOGIE.—Nous anonçons le décès, à Bâle, le 15 mai courant, de notre chère sœur DORINE YERSIN, à l'âge de 64 ans.

Remerciements.—Nous avons reçu d'un ami un paquet de journaux traitant du sujet de l'immortalité conditionnelle. Nous espérons en prendre note dans notre prochain numéro.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1. **Le Règne Millénaire.**(*†) . . . . 16 pages 10 cts.
2. **Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. [32 pages 20 cts.
3. **Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages 20 cts.
4. **Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . . 16 pages 10 cts.
5. **Le Sanctuaire de la Bible.** (*†) . . 20 pages 15 cts.
6. **Quel Jour Observez-vous et Pourquoi ?** (*) 8 pages 5 cts.
7. **Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture) . . . . . 56 pages 50 cts.
8. **Le Sabbat de la Bible.** (†) . . . 32 pages 20 cts.
9. **Le Premier Message d'Apocalypse.**(†) 16 pages 10 cts.
10. **Le Second « «** 16 pages 10 cts.
11. **Le Troisième « «** 32 pages 20 cts.
12. **Perpétuité des Dix Commandements.** 40 pages 25 cts.
13. **Les Souffrances de Christ.** (*) . . 32 pages 20 cts.
14. **Les Deux Lois.** (*†) . . . . . 16 pages 10 cts.
15. **La Loi et l'Evangile** . . . . . 16 pages 10 cts.
16. **Le Sabbat dans la Prophétie** . . . 32 pages 20 cts.
17. **La Vérité Présente.** (*) . . . . . 24 pages 15 cts.
18. **L'Esprit de Prophétie.** (*) . . . . 16 pages 10 cts.
19. **Le Mémorial du Créateur** . . . . 16 pages 10 cts.
20. **Le Salut par Christ** . . . . . 16 pages 10 cts.
21. **Christ dans l'Ancien Testament.** . 16 pages 10 cts.
22. **Pouvons-nous Savoir ?** (*†) . . . 8 pages 5 cts.
23. **L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire . . . . . 48 pages 30 cts.
24. **Le Septième Jour** . . . . . 8 pages 5 cts.
25. **La Fin est-elle Proche ?** (*) . . . 8 pages 5 cts.
26. **Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . . 16 pages 10 cts.
27. **L'Homme est-il Immortel ?** (*†). . 8 pages 5 cts.
28. **Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ 16 pages 10 cts.
29. **La Septième Partie du Temps,** etc. 32 pages 20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☛ **Adresser** (franco): M. J.-N. ANDREWS, Bureau des **Signes des Temps**, Bâle (Suisse.)